

## « Chacun vous admire et vous aime... »

Prologue : Une mère folle  
*Le psychiatre, Villain, la mère*

Audiovisuel : jetés dans la fournaise

Acte1 (avril 1916) : Complices de la guerre

Scène1 : Les dames blanches  
*La Marquise, La Baronne, Infirmiers 1 et 2, la Princesse, la Duchesse.*

Scène2 : Les majors  
*Guillaumin et Tassart*

Scène3 : Un délire patriotique  
*Guillaumin & Tassart, Léon, un infirmier*

Scène4 : Le bourrage de crâne  
*Guillaumin et Tassart*

Scène 5 : Le Cinéma  
*Guillaumin, Tassart, un infirmier, Léonie & Alexandrine*

Scène 6 : Mauvais Genre  
*La Marquise, la Baronne*

Scène7 : L'aveugle  
*Marguerite, L'aveugle*

Acte 2 (été 1917) : Horreurs de la guerre

Scène 1 : Le prisonnier  
*Villain*

Scène 2 : Le gros noir  
*Léonie, Léon, Alexandrine, L'aveugle*

Scène 3 : Un vert pisseux  
*Léonie, Léon, Alexandrine, L'aveugle, les peintres-infirmiers, Guillaumin, Madeleine*

Scène4 : Revivre Ypres  
*Léon, L'aveugle, Madeleine*

Scène 5 : La munitionnette  
*Léonie, Léon, L'aveugle*

Scène 6 : Etre un homme Léon, L'aveugle

Scène 7 : Au Pré Saint Gervais  
*Léonie, Léon, Alexandrine, L'aveugle, Léon2, Léonie2, nombreuse figuration*

Acte 3 (mars 1919): la guerre est finie

Scène1 : Le procès

*Me Paul-Boncour, Me Zévaès*

Scène 2 : Brutalisation

*Gaston, Eugène, Emile, Léonie, Léon*

Scène 3 : L'autre front

*Gaston, Eugène, Emile, Léon*

Scène 4 : Un avenir radieux

*Gaston, Eugène, Emile, Léon, Léonie*

Scène 5 : Entre hommes

*Gaston, Eugène, Emile, Léon*

Scène 6 : Une tarte aux fraises

*Gaston, Eugène, Emile, Léon, Léonie*

Scène 7 : Café du croissant

*Gaston, Eugène, Emile, Léon, Léonie, Villain*

Scène 8 : Dans l'amertume

*Gaston, Eugène, Emile, Léon, Léonie, Villain*

Audiovisuel : Im Abendrot

Prologue :  
**UNE MERE FOLLE**

*Le psychiatre, Villain, la mère*

*(Lumière sur Villain, côté jardin, assis sur un tabouret.)*

**Villain** : Mes rêves d'enfant se terminaient toujours par un réveil sous un coup de couteau. J'avais en général comme une honte de moi, une conviction que je faisais tout mal, qui me causait une souffrance, un martyre d'accomplir la moindre action. Je ne puis facilement sortir de ces impressions sans bonté extérieure, c'est pourquoi je cherchais une affection qui remplaçât celle d'une mère, je rêvais en quelque sorte d'être adopté par une autre femme. J'ai vécu près de dix ans avec l'obsession de cette recherche. C'est toute la base de ma psychologie durant toutes ces années, l'inquiétude d'être sans mère...

*(Lumière sur le psychiatre, tandis qu'elle s'éteint sur Villain. La mère est debout, un peu à sa gauche)*

**Le psychiatre** : *(Assis à son bureau, Il lit)* Aujourd'hui, 2 août 1887, nous avons examiné Marie-Hélène Collery, épouse VILLAIN. Notre conclusion est que l'état psychique de la patiente requiert l'internement immédiat en asile d'aliénés. Cette femme, âgée de 27 ans, est atteinte d'aliénation caractérisée par une manie chronique entée sur l'hérédité avec prédominance persécutive, hallucinations, perturbations protéiformes des sensibilités générales et spéciales, lésions des sensations, hystéromanie très prononcée. Les idées sont d'une parfaite incohérence, le jugement est complètement déformé. Il y a carence entière de la raison. Impossibilité pour la malade de se conduire d'une façon médiocrement équitable au dehors.

*(Au public)* Cela peut vous paraître dur, mais il faut comprendre que laisser cette pauvre femme un jour de plus en liberté, c'est mettre en péril la vie de ses proches, principalement celle de ses deux fils. L'aîné, Marcel, n'a que trois ans, le cadet, Raoul, deux ans. La famille habite en immeuble, heureusement au rez-de-chaussée. Vous allez comprendre pourquoi je dis : heureusement. C'était hier, à l'heure de la sieste. *(La mère se tourne sur sa gauche, et exécute tous les gestes décrit par le psychiatre en revenant vers le devant, au centre de la scène.)* Voilà que le petit Raoul s'agite en se réveillant, et tombe de son lit. La mère s'approche, le prend dans ses bras, le cajole, peut être, et s'approche de la fenêtre ouverte. Elle se penche un peu, comme pour lui faire prendre l'air, et puis... elle ouvre les bras !

*Audiovisuel : rougeolements, fracas de bombardement, images de destruction, des colonnes d'hommes se dirigent vers la fournaise où ils s'engloutissent. La mère a gardé son attitude, bras ouverts, et sa silhouette se découpe au milieu des images. Puis elle disparaît, tandis que s'inscrit la date : Avril 1916.*

Voix off : De l'Etat-major du front de Verdun, ordre général n°94

« Le 9 avril est une journée glorieuse pour nos Armes ; les assauts furieux des armées du Kronprinz ont été partout brisées : Fantassins, artilleurs, sapeurs, aviateurs de la IIe armée ont rivalisé d'héroïsme.

Honneur à tous !

Les Allemands attaqueront sans doute encore ; que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier !

Courage !... On les aura !...

Philippe Pétain »

Acte I, Scène 1 :  
**LES DAMES BLANCHES**

*Un couloir d'hôpital militaire.  
La Marquise, La Baronne, Infirmiers 1 et 2, la Princesse, la Duchesse.*

**La Marquise :** }  
**La Baronne :** } On les aura !

**La Marquise :** On les aura, les Boches !

**La Baronne :** Ces barbares qui mutilent nos enfants !

**La Marquise :** Ces Huns qui mitraillent nos cathédrales !

**La Baronne :** Ces... Ces sauvages qui n'ont rien de sacré !

**La Marquise :** Le Français, lui, combat pour la Civilisation.

**La Baronne :** Ah comme nous les admirons, nos petits soldats !

**La Marquise :** Comme nous les aimons !

**La Baronne :** La Civilisation, c'est autre chose que leur Kultur !

**La Marquise :** Leur Kultur ! Savez-vous quoi, chère baronne ? On dit -passez-moi l'expression- que leurs cadavres sentent plus mauvais que les nôtres !

**La Baronne :** Ah, mais cela ne m'étonne pas, madame la marquise !

**La Marquise :** C'est prouvé par ces messieurs de l'Institut ! En raison de leur alimentation. Dame, ils ne mangent que du chou !

**La Baronne :** ...Alors, évidemment, ça fermente ! C'est dégoûtant !

**La Marquise :** Tandis que le soldat français...

**La Baronne :** Ah, le soldat français ! Notre brave poilu !

**La Marquise :** Lui, un coup de « pinard », comme ils disent, nos braves, et hop ! A l'assaut il repart !

**La Baronne :** La fleur au fusil !

**La Marquise :** La baïonnette, chère Madame, la baïonnette au fusil !

**La Baronne :** Ah la baïonnette ! Rosalie ! Quel surnom charmant !

**La Marquise :** oui, Rosalie, comme Durandal, une arme de chevalier ! Une arme de Preux !

**La Baronne :** Une arme de... de...

**La Marquise** : Une arme du corps à corps ! –passez-moi l’expression- Oui, ma chère, le Français est terrible, dans ces combats d’homme à homme : il perce, il troue, il déchire la bête immonde, et lorsqu’il s’arrache à cette furieuse étreinte, il se tourne, ruisselant de sang, vers la ligne bleue des Vosges, dans le soleil de la victoire !

**La Baronne** : Et si par malheur il est blessé...

**La Marquise** : mais il se bat, ma chère, il se bat encore, et encore !

**La Baronne** : Oh oui ! Oui ! Oui ! Et s’il est touché à mort...

**La Marquise** : }  
**La Baronne** : } Il se bat encore !

**La Marquise** : Jusqu’à son dernier souffle !

**La Baronne** : Et s’il tombe, noyé dans son propre sang... Il se bat encore !

**La Marquise** : Non, non... C’est alors que son âme s’élève, s’élève jusqu’à celle de tous nos héros, et qu’elle vient prendre place à côté de celle de Jeanne d’Arc et de Bayard...

**La Baronne** : Et de ... de... De Richard Cœur de Lion !

**La Marquise** : Mais, ma chère amie, Richard Cœur de Lion, c’est un Anglais !

**La Baronne** : Ah ? C’est un Anglais ! Mais après tout, ce sont nos alliés, non ?

**La Marquise** : Certes, je n’en disconviens pas. Mais l’âme de la France est différente de celle de tous les autres peuples, c’est quelque chose d’unique, cette âme immortelle qui éclaire le monde et illumine chacun de nos héros tombé dans la gloire du sacrifice ! (*Deux infirmiers entrent et observent les deux femmes à distance.*)

**La Baronne** : Et même lorsqu’il a donné sa vie, sa tâche n’est pas finie ! De là haut, il se bat encore ! Il est toujours debout !

**La Marquise** : Même mort, il est toujours debout !

**La Baronne** : Oh oui, debout !

**La Marquise** : }  
**La Baronne** : } Debout, les morts !

**Infirmier 1** : Regarde-les, ces vieilles toupies : on les croirait à une vente aux enchères, en train de se battre pour une commode louis XVI ! Et je te relance de cent francs ! Et moi, de deux cents francs ! Trois cents ! Quatre cents ! (*Il s’aperçoit qu’elles le regardent, alors qu’il a le bras levé. Il termine son geste en se grattant la tête.*)

**Infirmier 1** : }  
**Infirmier 2** : } (*En s’inclinant*) Madame la Marquise ! Madame La Baronne !

(*Les deux femmes les toisent et se détournent pour poursuivre leur conversation à voix basse*)

**Infirmier 1 :** Tu sais, l'autre jour, la Marquise est venue dans la salle des unijambistes, pour causer avec les hommes. « Ah, comme j'aurais bien voulu voir une belle bataille ! » Alors, un gars, un gars un peu benêt - un paysan, tu vois - eh bien, il s'est lancé. *(Il singe le parler paysan)* « Oh ben moi, c'est bien simple. C't une bombe qui m'a blessé. J'étais en sentinelle ; j'avions cru que la jambe était arrachée, mais elle tenait encore par la viande. » Tu parles si ça l'intéressait, la Marquise.

**Infirmier 2 :** Je vois ça d'ici. Ce qu'elle voulait, elle, c'est le genre d'images qu'on trouve dans le supplément illustré du Petit Parisien : une belle charge de cavalerie, avec tout le tralala, les chevaux qui caracolent et le drapeau qui claque au vent !

**Infirmier 1 :** Alors, elle coupe la parole à l'unijambiste, et elle demande à un autre de chanter une chanson. Mais le gars, il l'entend pas la chanson, il continue à raconter son histoire, lui qui reste dans la tranchée, avec sa jambe en charpie, tandis que l'attaque est faite – ça c'est pas triste non plus - avec un renfort de la classe 14, des gosses qui pleuraient, qui disaient « Maman... maman. », pendant que les officiers les poussaient, revolver au poing.

**Infirmier 2 :** Et la Marquise ?

**Infirmier 1 :** Eh bien, comme cette histoire, elle n'en avait vraiment rien à faire, et que ça l'empêchait de goûter la chanson, elle a sorti son plus beau sourire, elle lui a fait « chut » en posant son doigt sur ses lèvres. Et elle lui a donné un bonbon. Un bonbon, tu te rends compte !

**Infirmier 2 :** Ben quoi, c'était gentil !

**Infirmier 1 :** Pour qu'il arrête de pleurnicher sur sa jambe perdue, un bonbon ... C'est parce qu'il y a des bonnes femmes comme ça que les guerres sont possibles, et qu'elles durent. *(Ils sortent)*

**La Marquise :** Voyez-vous, ma chère, ce qui est malheureux, c'est le mauvais esprit de beaucoup de nos soldats. Savez-vous ce que l'un d'entre eux a dit, l'autre jour ? « Sur le front, quand un homme est blessé, on ne le plaint pas, on l'envie ! »

**La Baronne :** Doux Jésus, quelle honte !

**La Marquise :** S'il n'y avait que cela ! Pas plus tard qu'hier, j'ai découvert qu'un de nos blessés entretenait sa plaie en la frottant avec du lard salé !

**La Baronne :** Seigneur ! Alors, qu'avez-vous fait ?

**La Marquise :** Eh bien, mais mon devoir, ma chère ! Je suis allé le dire au Major ! Et j'espère bien que le misérable va passer en conseil de guerre !

**La Baronne :** C'est bien ! C'est très bien ! Moi, de mon côté...

**La Marquise :** Après tout, ne sommes-nous pas là pour veiller sur leur âme, comme des mères, et inculquer un peu d'esprit de sacrifice à ceux qui ne l'ont pas reçu de naissance ?

**La Baronne :** Justement, moi, l'autre jour...

**La Marquise :** Voyez-vous ainsi ces hommes qui refusent encore d'aller à la messe ?

**La Baronne** : Ah, quelle misère !

**La Marquise** : Ce serait si facile d'y remédier. J'ai fait la liste des réfractaires. Des hommes qui par ailleurs pourraient parfaitement retourner au combat, auxquels l'air des tranchées ferait le plus grand bien ! Mais croyez-vous que le Major Guillaumin va faire quelque chose ?

**La Baronne** : Ah, ça, ce n'est pas comme le major Tassart !

**La Marquise** : Avec lui, pas besoin de parlementer, il nous fait totalement confiance : les mauvais sujets, bons pour le service !

**La Baronne** : Mais maintenant que c'est Guillaumin qui commande...

**La Marquise** : Mais il faut être juste : les soldats sont plus gentils qu'au début. Ils disent merci, maintenant. Avant, c'était : « Nous nous sommes battus pour vous, vous pouvez bien nous soigner ! »

**La Baronne** : Et ils ne faisaient aucune différence entre les infirmières professionnelles, qui ne font cela que pour un salaire, et nous, les dames de la Croix Rouge, qui faisons tout cela de façon totalement désintéressée.

**La Marquise** : Ah ça, maintenant, ils ont compris ! Ils sont bien polis. Et d'ailleurs, il faut être juste : y en a de plus en plus qui vont à la messe.

**La Baronne** : S'il n'y avait que les soldats...

**La Marquise** : Que voulez-vous dire ?

**La Baronne** : Figurez-vous que moi, l'autre jour...

**La Marquise** : Mais n'est-ce pas la Princesse qui vient vers nous ? *(La Princesse traverse la scène sur la réplique suivante)*

**La Baronne** : J'étais au jardin, et sur un banc tout près de moi, j'entends une femme très comme il faut en pleine conversation avec une autre dame. Je tends l'oreille...

**La Marquise** : Bonjour, Madame la Princesse !

**La Princesse** : Bonjour, bonjour, mesdames! Avez-vous vu le nègre Demba ?

**La Marquise** : le nègre Demba ?

**La Princesse** : *(Avec un geste d'impatience)* Oui ! *(En s'éloignant)* Demba ! Demba ! Viens m'aider à ranger le linge !

**La Marquise** : Mais quelle est cette histoire de nègre et de linge ?

**La Baronne** : C'est vrai, vous n'êtes pas au courant, vous nous avez manqué quelques jours.

**La Marquise** : Oui, un refroidissement...

**La Baronne** : Sans gravité, j'espère...

**La Marquise** : Mais non, mais non, rassurez-vous...

**La Baronne** : Au moins, cela vous a peut-être permis de vous consacrer un peu plus encore à vos œuvres...

**La Marquise** : En effet. Mais cette histoire avec le nègre Demba ?

**La Baronne** : Comme j'aimerais, comme vous, faire autant de bien ! Permettre dans l'épreuve que nous traversons, aux gens qui ont du bien de secourir un peu ceux qui sont dans la peine ! Comme je vous admire !

**La Marquise** : Mais ce n'est rien, voyons !

**La Baronne** : Mais si ! Je n'oublierai jamais cette lettre que vous avez reçue, de cette femme qui offrait 3 places dans son caveau de famille pour des parents de soldats pauvres, tombés au champ d'honneur !

**La Marquise** : Certes, certes, mais le nègre Demba ?

**La Baronne** : le nègre Demba ? Oh, Madame la Marquise !

**La Marquise** : Eh bien, quoi ?

**La Baronne** : Madame la Marquise, c'est bien trop inconvenant...

**La Marquise** : Parlez, voyons, vous m'effrayez...

**La Baronne** : Vous n'allez pas me croire...

**La Marquise** : Bien sûr que si ! Allez sans crainte.

**La Baronne** : Eh bien voilà : Le nègre Demba est un tirailleur qui nous est arrivé il y a quelques jours. Avec une blessure à la cuisse. La Princesse en a vite fait son protégé. Elle lui a fait couper onze pyjamas, les uns en soie, les autres en laine. Et elle s'est chargée de changer son pansement. Très souvent. Un large pansement. Et vous savez comme on dit que ces gens sont faits...

**La Marquise** : Seigneur Tout Puissant ! Et alors ?

**La Baronne** : Eh bien, la princesse s'est si bien occupée de lui que Demba a vite été capable de marcher...

**La Marquise** : Et alors ?

**La Baronne** : Eh bien, l'autre jour elle lui a demandé de l'aider à ranger le linge, vous savez, là, dans le réduit, au fond du couloir...

**La Marquise** : Vierge Marie ! Et alors ?

**La Baronne** : Eh bien... Quand ils sont ressortis, le linge n'était pas si bien rangé que ça !

**La Marquise** : Doux Jésus ! Une femme apparentée aux Orléans !

**La Baronne** : Et qui a déjà cinq petits-enfants !

**La Marquise** : Quel scandale ! Mon Dieu, quel scandale !

**La Baronne** : Heureusement, ça n'a pas duré.

**La Marquise** : Ah ? La Princesse s'est reprise, tout de même !

**La Baronne** : C'est surtout que Demba a pu sortir en ville, et on dit qu'il est allé chez une de ces femmes, - passez-moi l'expression - une professionnelle, comme on dit. Et maintenant, la Princesse... Et pour finir, savez-vous ce qu'il lui a dit ?

**La Marquise** : Je ne suis pas sûre de pouvoir en supporter davantage... Mais dites toujours...  
*(La Baronne lui parle à l'oreille, puis se recule) Non, ce n'est pas possible ! (La Marquise lui fait signe de se rapprocher et lui reparle à l'oreille) Oh ! Il a dit ça ! A la Princesse ! A la Princesse, il a dit : « Toi, vielle négresse fripée ! » Et il a menacé de se plaindre à la Croix Rouge ! (Elle fait mine de suffoquer, tandis qu'entre la Duchesse, un seau et un balai à la main)*

**La Duchesse** : Bonjour, mesdames ! N'oubliez pas qu'il faut nettoyer le sol des chambres ! *(Elle passe et sort)*

**La Marquise** : }  
**La Baronne** : } *(Elles s'inclinent légèrement) Madame la Duchesse !*

**La Marquise** : Mais que fait-elle, avec ses ustensiles ?

**La Baronne** : Madame la duchesse d'Uzès trouve que nous n'avons pas assez de cœur à la tâche ! Elle s'est mise en tête de nous faire astiquer le plancher des chambres, et depuis une semaine, dès sept heures du matin, pour montrer l'exemple, elle astique avec entrain !

**La Marquise** : Une duchesse ! Cela n'a pas le sens commun !

**La Baronne** : Je suis bien d'accord avec vous ! Il y a des gens pour cela ! Moi, j'envoie mes domestiques !

*(Entrée des majors Guillaumin et Tassart)*

**Guillaumin** : Bonjour, Mesdames. Je ne voudrais pas abuser de votre bonté, mais pourriez vous aller dire qu'on m'envoie le soldat Grandjean ?

*(Les deux femmes après avoir froidement rendu un salut de la tête, sortent.)*

Acte I, Scène 2 :

**LES MAJORS**

*Le bureau du major*

*Guillaumin, Tassart*

**Guillaumin :** Je compte sur vous, cher collègue, pour me laisser mener cet examen à mon idée. J'obtempère aux ordres du Médecin Principal, et je connais vos compétences d'aliéniste. Mais je vous demande de garder une position d'observateur.

**Tassart :** Rassurez-vous, je n'oublie pas que je n'ai que quatre galons, et vous cinq.

**Guillaumin :** Pour une période militaire de plus ! Que voulez-vous, mon cher, c'est ainsi. Mais ce que je comprends mal, c'est l'intérêt que l'on porte en haut lieu à ce soldat Grandjean.

**Tassart :** Vous ne savez donc rien de ses antécédents ?

**Guillaumin :** Non, j'estime que je n'ai pas à savoir comment s'est conduit le soldat. Moi, je soigne des hommes blessés, pas des antécédents.

**Tassart :** Dans les instructions que l'on m'a transmises, il ne s'agit pas du soldat. Mais savez-vous que cet homme a un passé d'antimilitariste, et qu'avant - guerre, il a donné des dessins à des journaux d'extrême-gauche ?

**Guillaumin :** Oh, oh ! Voilà qui est grave ! Mais après tout, mon cher, la République a établi la liberté de la presse et la totale liberté d'expression ! Si depuis, il a fait son devoir, que peut-on lui reprocher ?

**Tassart :** D'être un simulateur, tout simplement. C'est pour en juger que l'on m'a missionné.

**Guillaumin :** Et ce rôle ne vous gêne pas ?

**Tassart :** On m'a confié une mission, j'obéis aux ordres.

**Guillaumin :** Evidemment. J'admets que le comportement de cet homme est déroutant : il ne correspond en rien à la typologie habituelle des grands chocs nerveux. Mais son intoxication aux gaz, vous en conviendrez, il n'a pu se l'infliger lui-même. Son cas est déjà assez sérieux ; je ne vois pas pourquoi il chercherait autre chose pour échapper au casse-pipe ! D'ailleurs, vous allez pouvoir en juger, voilà notre homme.

*(Entrée de Léon, conduit par un infirmier, qui se retire)*

Acte I, Scène 3 :  
**UN DELIRE PATRIOTIQUE**

*Guillaumin, Tassart, Léon, Infirmier*

**Guillaumin** : Eh bien, soldat Grandjean, comment allons-nous aujourd'hui ?

**Léon** : *(Très raide, il regarde droit devant lui. De temps en temps, il tousse)* Je n'ai rien à vous dire.

**Guillaumin** : Même à propos de votre état de santé ?

**Léon** : Je ne parle pas aux espions. Je ne mettrai pas en péril la sécurité de la France. Je suis un bon patriote.

**Guillaumin** : Je n'en doute pas, soldat. Mais qu'est-ce qui vous fait penser que je suis un espion ?

**Léon** : Ben, je vous ai reconnu, évidemment !

**Guillaumin** : Vous m'avez reconnu ! Et qui suis-je donc, je vous prie ?

**Léon** : Vous le savez très bien !

**Guillaumin** : Ah ! *(A Tassart)* Voyez-vous, cher collègue, le soldat Grandjean s'est persuadé que sous ma blouse de major, il n'y a rien de moins que le Kaiser Guillaume II ! C'est parfaitement logique, n'est-ce pas ? En temps de guerre contre le Reich, quand on s'appelle Guillaumin, c'est évidemment suspect !

**Léon** : Je ne vous le fais pas dire : après le « un », toujours le « deux ». Guillaume I, donc Guillaume II, c'est enfantin !

**Guillaumin** : Enfantin ! Et je suis ici, dans cet hôpital militaire, dans quel but ?

**Léon** : Facile à deviner ; vous êtes là pour évaluer le moral de l'armée française.

**Guillaumin** : Et comment est-il, ce moral ?

**Léon** : Après tout, je peux vous le dire : il est excellent ! A ce point excellent, que bientôt, vos soldats cesseront de souiller le sol de la Patrie. Mais n'attendez pas que je vous dise où se déclencherà l'offensive de la Victoire ! De toute façon, vous le savez bien, que vous êtes cuits !

**Guillaumin** : Tiens donc ! Et pourquoi ça ?

**Léon** : La famine, mon Kaiser, la famine ! Votre Reich est à bout ! Même pas besoin de Rosalie ! Les tartines ! Les tartines !

**Guillaumin** : Les tartines ?

**Léon** : Evidemment ! Les tartines ! Il n'y aura qu'à les brandir, et vos petits soldats qui meurent de faim lâcheront leur fusil pour venir les prendre !

**Guillaumin** : *(Il se frappe le front)* C'est vrai, j'oubliais les tartines ! *(Il prend Tassart à témoin)* Les tartines !

**Léon** : Qui est ce monsieur qui nous écoute ? Ce n'est pas le Kronprinz, au moins ?

**Guillaumin** : Le Kronprinz ? Oh non, je l'ai laissé avec son armée, à Verdun ! *(Il observe Léon)* Verdun, ça ne vous dit rien ?

**Léon** : Verdun ? Non, rien ! C'est sur le front, non ? Je vois bien que vous cherchez à apprendre quelque chose sur nos défenses, mais je ne vous dirai rien ! En attendant, vous ne m'avez pas dit qui est ce monsieur.

**Guillaumin** : C'est juste. Eh bien, soldat Grandjean, je vous présente le major Tassart.

**Léon** : Le tzar ? Le tzar est ici ? Le tzar Nicolas II ! *(Il se met au garde-à-vous)* Mes respects, votre Majesté Impériale ! Et à votre service ! Vive l'alliance franco-russe !

**Guillaumin** : Soldat Grandjean !

**Léon** : Vous tremblez, n'est-ce pas ? Vous le savez, que les cosaques sont à cinq étapes de Berlin ! Ah ! Ah ! Le rouleau-compresseur russe est en marche !

**Guillaumin** : Le rouleau-compresseur, parlons-en ! Vous ne savez pas que les Russes ont perdu la Pologne ?

**Léon** : Absolument pas. Tout ça, c'est de la propagande !

**Guillaumin** : Bien sûr, bien sûr... Que pensez-vous du tzar, soldat Grandjean ?

**Léon** : Que c'est le meilleur allié de la France !

**Guillaumin** : Vous ne pensez pas que ce sont les manœuvres des Russes qui nous ont entraînés dans la guerre, les Russes qui pour prendre le dessus dans les Balkans, ont poussé la Serbie contre l'Autriche ?

**Léon** : Jamais de la vie ! C'est le Reich qui nous a traîtreusement attaqué !

**Guillaumin** : Vous n'avez jamais pensé que Le Reich avait pris les devants parce qu'il était encerclé ? Lorsque la Russie a mobilisé, le Reich savait bien, à cause de l'alliance franco-russe, qu'il allait devoir se battre sur deux fronts.

**Léon** : Le Reich est le seul responsable de la guerre ! Ce n'est pas un hasard si son emblème est un oiseau de proie ! L'instinct primaire des Allemands est celui d'un peuple de pillards ! D'ailleurs, tous vos actes le prouvent !

**Guillaumin** : Ah oui ?

**Léon** : Vous avez fait main basse sur nos plus riches provinces ! Après l'Alsace et la Lorraine, la Flandre et la Picardie ! Et vous achevez nos blessés ! Et comme si cela ne suffisait pas, vous vous en prenez à nos enfants !

**Guillaumin** : C'est vrai, le plus grand plaisir des Allemands est de couper les mains des enfants ! Chacun a lu ça dans les journaux !

**Léon** : Moi, j'ai même vu de mes yeux leurs baïonnettes crantées, pour mieux scier les os !

**Guillaume** : Eh oui, que voulez-vous, on ne se refait pas. Mais le tzar, mon ami, vous ne vous souvenez pas comment il était surnommé, avant guerre, dans les journaux que vous lisez ? L'Humanité, l'Assiette au beurre, le Cri du Peuple, cela ne vous dit rien ?

**Léon** : Rien du tout !

**Guillaume** : Il paraît pourtant que vous leur avez souvent donné des dessins...

**Léon** : Peuh ! Je ne sais même pas dessiner !

**Guillaume** : Et le « tzar rouge », ça ne vous dit rien ? Le tzar rouge du sang des ouvriers qu'il faisait mitrailler ?

**Léon** : Mais je ne sais pas, moi ! Peut-être qu'il fallait bien, s'ils attaquaient à l'ordre public ! L'ordre, il n'y a que ça !

**Guillaume** : C'est bien, soldat Grandjean, vous êtes vraiment un bon Français !

**Léon** : Ah ah ! Vous reconnaissez votre défaite ! Je peux partir maintenant ?

**Guillaume** : Vous pouvez aller, soldat. Infirmier ! (*entrée de l'infirmier*) Raccompagnez le soldat Grandjean.

**Léon** : (*Il adresse un salut militaire à Tassart*) Votre majesté impériale ! (*Il sort*)

**L'infirmier** : Il y a là deux dames pour Grandjean, monsieur le major. La sœur et la fiancée, à ce qu'elles disent.

**Guillaume** : Fort bien, il y aura peut-être là l'occasion d'un choc salutaire. Appelez-moi s'il se passe quelque chose !

**Tassart** : Ne perdez pas un mot de leur conversation. Vous viendrez nous faire un rapport.

Acte I, Scène 4 :  
**LE BOURRAGE DE CRÂNE**

*Guillaumin, Tassart*

**Guillaumin :** Vous pensez toujours qu'il s'agit d'un simulateur, n'est ce pas ?

**Tassart :** L'homme est habile, certes...

**Guillaumin :** Vous trouvez qu'il ne met pas assez de conviction à répéter les billevesées dont les journaux nous ont bourré le crâne en 1914 ? Ce n'est pas une preuve de dérèglement mental ? Il est vrai que dans ce cas, il faudrait admettre que les meilleurs esprits avaient déjà perdu la tête, puisqu'alors tant de gens y ont cru !

**Tassart :** On pouvait y croire en 14, cela n'a plus de sens après deux ans de guerre !

**Guillaumin :** Eh bien, justement ! Cela prouve bien qu'il a perdu la tête. Sa mémoire s'est bloquée en août 14. Comme il n'est pas parti dans les premiers jours de la mobilisation, il a eu le temps de lire les journaux. Ce sont en quelque sorte ses derniers souvenirs de civil. Ce qu'il a vu ensuite de la guerre l'a frappé au point que son cerveau refuse de s'en souvenir.

**Tassart :** Non, son mode de pensée est trop systématique ; c'est trop gros ! Cela sent la supercherie à plein nez !

**Guillaumin :** Trop gros ! Mais rien n'était trop gros dans les journaux pour nous faire croire que la guerre serait une partie de plaisir. Les schrapnells allemands qui retombaient en pluie légère sans faire de dégâts, et les balles qui traversaient les chairs sans les déchirer. Comme s'il fallait abêtir un peuple pour le faire joyeusement consentir à la guerre !

**Tassart :** Vous vous égarez, cher collègue...

**Guillaumin :** Pardonnez-moi, j'ai vu trop de mutilés et de blessures qui ne guérissaient pas pour penser sans colère à ces gens qui ont écrit ces montagnes de sottises !

**Tassart :** On n'a pas dit que des sottises, voyons !

**Guillaumin :** Et tout ce qu'on dit des Allemands ? Faut-il à ce point les diaboliser ? Vous le savez bien qu'ils nous communiquent souvent le nom de nos blessés qu'ils ont fait prisonniers et qu'ils ont soigné. Je suis allé à un congrès avant guerre ; j'ai discuté avec des médecins allemands ; ils ne sont pas différents de nous, et à tout prendre, les gens du peuple valent sans doute bien les nôtres ! Vous le savez : lorsque nos hommes trouvent dans une tranchée trois survivants, ils les achèvent, c'est au-delà de trois qu'ils font des prisonniers !

**Tassart :** Qu'est ce que vous dites ?

**Guillaumin :** Vous m'avez très bien compris. Certes, ce sont des choses qu'on ne lit pas dans les journaux, et que même nos soldats n'avouent pas volontiers. C'est un blessé qui a dit cela au milieu de son délire. Dans le flot du délire, il remonte toujours des grosses bulles de vérité. Cette histoire de blessés qu'on achève, c'était au cœur de sa propre blessure, comme un éclat d'obus planté dans son esprit. A l'occasion, j'ai questionné des hommes. Personne n'a vraiment confirmé, mais certains m'ont fait comprendre que quand on a passé des heures à se demander quel obus vous tuera, qu'on sort de la tranchée et qu'après avoir vu ses camarades tomber, on arrive au contact de l'ennemi, tout étonné de n'être pas mort, on finit par trouver du plaisir à tuer. Cette guerre, mon cher Tassart, c'est le retour de la barbarie.

**Tassart** : Ne me dites pas que vous êtes pacifiste, vous aussi ?

**Guillaumin** : Si vous entendez par là que l'on souhaite la fin du carnage, sans doute, mais si cela suppose que l'on souhaite la défaite, assurément pas ! Maintenant que cette guerre inhumaine est commencée, il faut malheureusement aller jusqu'au bout ! L'humanité attendra ! Il ne reste qu'une chose à faire : se taire. Se recueillir.

**Tassart** : A la bonne heure ! Mais dites-moi, vous me semblez bien connaître cette presse d'extrême-gauche !

**Guillaumin** : Allons donc ! J'ai vu quelques manchettes dans les kiosques, je me suis arrêté devant quelques affiches, j'en sais juste assez pour pousser Grandjean dans ses derniers retranchements, comme vous le souhaitez. N'en tirez pas des conclusions par trop hâtives, je vous prie !

**Tassart** : Rassurez-vous, rassurez-vous ! Je voulais simplement vous mettre en garde. Avez-vous lu la presse, ces derniers temps ?

**Guillaumin** : Le moins possible. La plupart du temps, c'est un tissu d'offenses à l'intelligence humaine.

**Tassart** : Vous devriez tout de même. Vous seriez peut être tombé sur une information qui vous aurait intéressé, par ce qu'elle touche, je crois, à ce que nous avons tous de plus cher. C'est une mésaventure qui est arrivée à la mère d'un médecin major. Je ne sais ce que le collègue lui avait raconté ; toujours est-il que cette brave femme, dans un jardin public, parlait à une amie. Notez bien qu'il ne s'agissait pas d'un discours, d'une harangue publique. Non, c'était sur le ton naturel de la conversation qu'elle disait à sa voisine : « Assez de morts, qu'on en finisse... Pour les mères, il n'y a que cela : les morts. » Pour son malheur, quelqu'un a entendu ces paroles, et l'a dénoncée à la police. Elle vient de passer en jugement. Propagande défaitiste : trois mois de prison. Aujourd'hui, voyez-vous, il faut faire très attention à ce qu'on dit.

**Guillaumin** : J'entends bien, cher collègue, j'entends bien.

Acte I, Scène 5 :

**LE CINEMA**

*Guillaumin, Tassart, Léonie & Alexandrine*

**L'Infirmier** : Monsieur le Major, ces dames qui ont visité le soldat Grandjean souhaiteraient vous parler.

**Guillaumin** : J'ai peu de temps. Juste quelques instants ! *(Entrée de Léonie et d'Alexandrine)*

**Guillaumin** : Bonjour, Mesdames. Alors, comment avez-vous trouvé notre soldat Grandjean ? Vous paraît-il bien soigné ? Vous semble-t-il que sa mémoire fait des progrès ? *(Pendant ce temps, Tassart, du regard, interroge l'infirmier, qui par de grands gestes, indique qu'il n'a rien remarqué de particulier, et sort.)*

**Léonie** : Hélas ! Mon frère ne va guère mieux, monsieur le major. Il ne nous a toujours pas reconnues. Il ne sait pas qui nous sommes.

**Alexandrine** : Il nous parle comme à des étrangères. A moi, sa fiancée ! Je lui ai apporté un portrait qu'il avait fait de moi, avant la guerre. Il ne se souvient de rien. *(Elle sanglote, réconfortée par Léonie)*

**Guillaumin** : Que vous dire, mesdames ? Il faudra du temps, beaucoup de temps. Je ne peux rien vous dire de plus. Au moins il est en vie.

**Léonie** : Et ses poumons ? On voit bien qu'il respire mal...

**Guillaumin** : Croyez bien que nous faisons tout notre possible. On peut raisonnablement penser que cela va s'améliorer, mais je ne veux pas non plus trop m'avancer. *(A Alexandrine, qui continue à sangloter)* Allons, Madame, du courage ! Songez qu'il s'en sort encore bien. Et veuillez nous pardonner, mais nous avons maintenant beaucoup à faire. Mesdames... *(Il s'incline et sort avec Tassart. Alexandrine aperçoit un banc et s'assied.)*

**Léonie** : *(Elle s'assied près d'elle)* Alexandrine, arrête, je t'en prie. Repoudre-toi un peu, et reprends-toi ! On ne peut pas sortir comme ça dans la rue !

**Alexandrine** : Toi, évidemment, on dirait que ça ne te fait rien, de voir ton frère comme ça ! Tu n'as pas de cœur, Léonie !

**Léonie** : Bien sûr que si, mais je retiens mes sentiments. Je suis faite comme ça.

**Alexandrine** : Ça ne te fait rien que Léon ne soit plus l'homme qu'il était avant ?

**Léonie** : Ce n'est pas vrai. Cet homme-là existe encore. Je l'ai senti à son premier regard. Un instant, il m'a reconnu. C'était son regard d'autrefois : intelligent, avec quelque chose d'insolent. Et passionné. Puis il s'est figé, il s'est durci, et il s'est lancé dans son délire patriotique.

**Alexandrine** : Moi, je n'ai rien vu que le délire ! Quand il m'a pris pour la Madelon ! *(Elle chante d'un pauvre voix qui se brise)* «La Madelon, viens nous servir à boire ! » *(Elle sanglote)*

**Léonie** : Alexandrine, je t'en prie ! Moi, je suis sûr qu'en revenant souvent le voir, en lui parlant du passé, en lui racontant tout ce que nous avons vécu ensemble, petit bout par petit bout, la mémoire lui reviendra. Il faut simplement beaucoup de patience.

**Alexandrine** : Moi, je ne l'aurai pas ! C'est trop dur de le voir ainsi ! Et ses poumons, c'est en leur parlant que tu vas les guérir ?

**Léonie** : Ses poumons, c'est l'affaire des médecins...

**Alexandrine** : Alors, pourquoi tu ne leur as pas dit, aux médecins, que Léon t'avait reconnu, même un tout petit instant ?

**Léonie** : Je ne sais pas. J'ai l'impression qu'il ne faut pas tout leur dire, aux médecins. Après tout, ce sont des officiers !

**Alexandrine** : Quand je pense que Léon aurait pu l'être, officier, avec toute son instruction. Mais monsieur ne l'a pas voulu.

**Léonie** : C'était son choix. Il ne voulait pas commander, il ne voulait pas se faire complice de la guerre, comme il disait.

**Alexandrine** : Eh bien, on voit où ça l'a mené. C'est trop bête, vraiment, c'est trop triste ! Cette guerre a tout détruit. Même les artistes ont été envoyés à la guerre ! Les peintres qui me faisaient travailler sont presque tous partis, tous ces garçons qui savaient si bien s'amuser. Il n'y a presque plus de travail pour les modèles. On apprend chaque jour qu'un tel est mort, qu'un autre est estropié, ou un autre, disparu ! Prisonnier ou évaporé, on ne sait pas ! Tout augmente, et on peut à peine sortir le soir, parce que tout est éteint par peur des bombardements ! Moi, j'en ai par-dessus la tête, de cette guerre !

**Léonie** : Arrête, je t'en prie, tu vas nous faire remarquer. Moi, je trouve au contraire que bien des gens s'en accommodent, de la guerre. Les restaurants, les théâtres et les cinémas sont pleins !

**Alexandrine** : Tiens, au fait, je ne te l'ai pas dit, mais j'ai fait du cinéma, l'autre jour !

**Léonie** : Du cinéma ? Mais alors, c'est fini, les cartes postales ? Le repos du poilu, les poses en déshabillé coquin ? « Toujours nos braves tiendront le casque et le téton » ! C'est dommage, ça c'était de l'art !

**Alexandrine** : Moque-toi ! Il faut bien vivre !

**Léonie** : Alors, le cinéma ?

**Alexandrine** : Eh bien, tu te souviens de Desroches ?

**Léonie** : Celui qui est passé d'un coup des tableaux de naïades aux scènes de combat héroïque ? Il ne doit plus avoir beaucoup besoin de beautés féminines...

**Alexandrine** : Justement. Comme j'étais allée le voir, - en tout bien, tout honneur, bien sûr - ...

**Léonie** : Bien sûr...

**Alexandrine** : ... il m'a parlé d'un de ses amis qui faisait un film sur la libération de l'Alsace-Lorraine.

**Léonie** : Beau sujet...

**Alexandrine** : Et on m'a choisi pour faire l'Alsacienne. Alors, tu vois, j'ai une belle toilette, avec le grand nœud et le tablier brodé ; C'est d'un chou ! Et je fais la cuisine pour la famille. Mais voilà qu'un officier boche arrive, avec ses grandes moustaches et son casque à pointe, et évidemment, avec son air lubrique, il essaie de me prendre de force...

**Léonie** : Et toi, évidemment, tu te défends...

**Alexandrine** : Evidemment ! Mais heureusement, un officier Français surgit. Magnifique, tu sais : uniforme impeccable, petites moustaches, plein de médailles - quand je pense que Léon ne s'est pas débrouillé pour en avoir même une petite – et le sabre à la main, il saute sur le Boche. Un combat acharné, et le Boche tombe, touché à mort. Enfin, c'est ce qu'on croit. Moi, en attendant, je m'évanouis dans les bras de mon sauveur...

**Léonie** : Bien sûr, que faire d'autre ?

**Alexandrine** : Mais le Boche, dans un dernier sursaut, prend son revolver, et il tire dans le dos du Français ! Et il retombe, enfin mort, tout à fait mort.

**Léonie** : Et toi, Mater Dolorosa, tu prends le joli officier français contre ton sein et tandis qu'il expire, tu le berces en levant tes yeux embués de larmes vers le ciel...

**Alexandrine** : Comment le sais-tu ? Le film n'est pas encore en salle...

**Léonie** : Mais on l'a vu cent fois, ton film. C'est toujours la même histoire... En tous cas, je vois qu'il n'y a pas trop de soucis à se faire pour toi. (*Elle se lève*) La vie continue. Eh bien, maintenant que tu vas mieux, allons-nous-en.

**Alexandrine** : Tu es fâchée, Léonie... Tu me désapprouves...

**Léonie** : Moi ? Pas du tout.

**Alexandrine** : Que veux-tu, moi je veux vivre ! Je veux vivre !

**Léonie** : Eh bien, vis, ma chérie, vis ! (*Elles sortent et croisent la Marquise et la Baronne qui les toisent*)

Acte I, Scène 6 :  
**MAUVAIS GENRE**

*La Marquise, la Baronne*

**La Marquise :** Vous avez vu comme ces femmes ont mauvais genre ? Des artistes, à n'en pas douter !

**La Baronne :** Que voulez-vous, il faut de tout pour faire un monde... Donc, je vous disais que moi, de mon côté...

**La Marquise :** Mais qui vois-je tout là bas ? Baronne, pas un pas de plus, et demi-tour !

**La Baronne :** Mais c'est mademoiselle Marguerite, notre infirmière professionnelle ! Elle n'arrête donc jamais ? Savez-vous que toute la nuit, elle a veillé le moribond de la chambre 27, en pure perte ! Il ne parlait plus, n'ouvrait plus les yeux, respirait à peine. A quoi bon s'obstiner ? Pour se donner un genre ?

**La Marquise :** C'est une hystérique, oui ! Il faut toujours qu'elle s'entiche du blessé le plus geignard, le plus laid, le plus puant !

**La Baronne :** Et maintenant, elle promène L'aveugle de la chambre 4 !

**La Marquise :** Une hystérique, je vous dis ! *(Elles sortent sans répondre au salut de Marguerite)*

Acte I, Scène 7 :

**L'AVEUGLE**

*Marguerite, L'aveugle*

**Marguerite** : Tenez, on va s'asseoir ici. Vous serez bien, il y a un peu de soleil.

**L'aveugle** : Vous êtes gentille, mademoiselle. C'est vrai, je sens le soleil sur ma peau.

**Marguerite** : Vous savez, il y a encore plein de petits plaisirs comme ça. On ne les voit pas, mais on les sent...

**L'aveugle** : Mademoiselle, est-ce que vous voulez me lire la lettre de ma femme ? *(Il sort de sa poche une lettre qu'il tend à Marguerite.)*

**Marguerite** : Mais certainement, s'il n'y a rien de trop intime. *(Elle parcourt rapidement la lettre et semble hésiter)*

**L'aveugle** : Alors, mademoiselle, qu'est-ce qu'elle dit ?

**Marguerite** : Elle ne sait pas ce qui vous est arrivé ?

**L'aveugle** : Non. J'ai fait écrire par un camarade en disant que j'étais blessé à la main... Elle ne sait rien. J'ai un peu peur, voyez-vous... Mais allez-y, lisez !

**Marguerite** : « Cher petit homme... »

**L'aveugle** : Eh bien, continuez !

**Marguerite** : « Cher petit homme,  
Ici tout va bien pour ce qui est de la santé. C'est difficile de faire vivre une famille quand on est seule à gagner, mais la petite m'aide bien, et les gens sont gentils avec nous. Le dimanche, nous faisons toutes deux une promenade le long du canal, et nous pensons à toi. Malgré la vie qui augmente, je m'efforce de mettre un peu de côté pour nous payer le voyage jusqu'à Paris, pour te voir à l'hôpital. Pourvu que ta blessure ne guérisse pas trop vite, en tous cas pas avant que la guerre ne soit finie. Vivement que tu sois de retour parmi nous, c'est tout ce que je souhaite. Ta petite femme qui t'aime ».

**L'aveugle** : « Ta petite femme qui t'aime. » Vous êtes gentille, vraiment. Mais maintenant, s'il vous plaît, lisez-moi la vraie lettre.

**Marguerite** : Mais...

**L'aveugle** : Voyez-vous, cette lettre, je l'ai faite lire à plusieurs personnes. Mon voisin de chambrée, des infirmières... Et ce n'est jamais la même lettre. Il y manque toujours quelque chose. Chacun enjolive à sa façon ; mais personne n'avait encore pensé à l'histoire des économies pour venir à Paris. Vous êtes gentille, vraiment...

**Marguerite** : Mais je vous assure...

**L'aveugle** : Vous savez, j'ai compris que si personne ne voulait me dire ce qu'il y a vraiment dans cette lettre, c'est qu'il y a dedans quelque chose qui va me faire du mal. Alors, j'ai gamborgé. J'ai pensé au pire : que ma femme me quitte, qu'elle me dit qu'elle en a assez de mon absence, qu'elle ne veut pas d'un blessé à la maison, et d'ailleurs, quand elle saura ce qu'il en est ! Tout ça me ronge, j'en perds le sommeil... Il faut que je sache ce qu'il en est exactement. Même si c'est pire que tout ce que j'ai imaginé. Il faut que je sache. Vous, vous êtes la personne la plus honnête que je connaisse dans cet hôpital, alors dites-moi la vérité. Lisez-moi la vraie lettre.

**Marguerite** : Vous le voulez vraiment ?

**L'aveugle** : Oui.

**Marguerite** : Voilà, alors je vous lis exactement ce qui est écrit...

**L'aveugle** : S'il vous plaît...

**Marguerite** : « Cher petit homme,  
Ici tout va bien pour ce qui est de la santé. C'est difficile de faire vivre une famille quand on est seule à gagner, mais la petite m'aide bien, et les gens sont gentils avec nous. Mais on s'ennuie beaucoup. A mon âge, une femme a besoin d'une compagnie, autre chose qu'une enfant. Il faut que je te dise qu'en me promenant l'autre dimanche au bord du canal, j'ai rencontré un garçon très aimable, et nous avons bavardé. Et de fil en aiguille, tu sais ce que c'est... C'est un ouvrier, il travaille dans une usine d'armement, et il se fait bien quarante francs par semaine. Il m'a fait des propositions, mais j'attends ton avis pour lui répondre. Si ça te déplaît, tu n'as qu'à m'écrire. Mais ça me ferait une petite vie, et sur ce qu'il me donnerait, je t'en enverrais la moitié... Réponds-moi vite. Ta petite femme. »  
C'est tout. Je suis désolée. Tenez, reprenez votre lettre.

**L'aveugle** : Je n'en veux pas, vous pouvez la garder. La déchirer en mille morceaux même.

**Marguerite** : Je suis désolée, vraiment...

**L'aveugle** : Et puis non, donnez-la-moi. J'ai un usage pour elle.

**Marguerite** : Un usage ? Qu'allez-vous en faire ?

**L'aveugle** : Ce que je vais en faire ? Eh bien, sauf votre respect, mademoiselle, je vais me torcher le cul avec !

*Fin du premier acte*



**Chacun vous admire  
et vous aime**

**acte II**

**Eté 1917**

Acte II, scène1  
**LE PRISONNIER**

*Villain*

**Villain :** *(Il écrit)*

15 juillet 1917

Monsieur le Procureur Général,

En décembre 1915, l'instruction de mon affaire étant close, mon procès allait venir en cour d'assises. En pleine guerre, il m'est apparu que ma défense allait être paralysée. Pour bien comprendre le caractère patriotique de mon action, il aurait fallu critiquer les gouvernements d'avant-guerre ; l'Union Sacrée aurait pu en être affectée, ce que je ne voulais à aucun prix. Mes avocats n'auraient donc pu dire toute leur pensée, ma défense aurait été gravement compromise à mon unique détriment. Sur le conseil de mes avocats, j'ai donc présenté à Monsieur le Président de la cour d'assises de la Seine une requête en prorogation de délai, qui a été acceptée.

Sur le coup, je m'en suis réjoui, mais je m'aperçois maintenant que ce délai est continuellement prolongé. Je n'en puis plus. Cela fera bientôt trois ans que je croupis en prison, sans que rien ne puisse me faire espérer l'ouverture prochaine de mon procès. Vais-je devoir attendre la victoire pour que la justice s'intéresse enfin à moi ? Serais-je privé de l'honneur de faire mon devoir de patriote et de pouvoir rejoindre mes camarades au front ? Je veux encore servir ma patrie ! A quelle date le bon plaisir gouvernemental permettra-t-il que je sois jugé ?

J'ai le droit de m'élever contre un pareil arbitraire !

Acte II, scène2  
**LE « GROS NOIR »**

*Léonie, Léon, Alexandrine, L'aveugle*

*Léonie, Léon, Alexandrine sont assis côté jardin et discutent. L'aveugle reste dans son coin, côté cour)*

**Léonie** : Franchement, je te préfère comme cela... On voit bien que tu vas mieux. Tu es plus calme, Tu ne te montes plus la tête avec les histoires ridicules des journaux. Et puis tu tousses moins. Ça va mieux !

**Alexandrine** : (*En aparté*) ... sauf que pour la mémoire, on est loin du compte !

**Léon** : Ça va mieux, peut-être. Mais dans ma tête, il y a toujours d'énormes trous noirs. Je ne sais toujours pas ce qui s'est passé avant d'arriver ici. En revanche, je me souviens bien du jour de la mobilisation, et des premiers jours de campagne. Je me souviens d'avoir écrit des lettres. Je me vois en écrire une à ma sœur, dans une grange, pendant la retraite.

**Léonie** : Mais, oui, c'est même la première lettre que j'ai reçue !

**Léon** : Et puis aussi, je me souviens d'avoir écrit à ma fiancée... (*A Alexandrine*) C'est vous, sans doute...

**Alexandrine** : Bravo pour la déduction ! Eh oui, c'est moi ! Enfin, il y a des chances. Après tout, on ne sait jamais...

**Léonie** : Alexandrine !

**Alexandrine** : Quoi, « Alexandrine » ?

**Léon** : (*Il ne paraît rien avoir entendu*) Je me souviens bien de cette grange. Et de la retraite... On repassait par des villages qui nous avaient applaudis, quand on marchait sur les Allemands. Et maintenant, ils se rendaient compte qu'on les abandonnait. Fallait voir leurs regards... Je vois la grand-route à travers la campagne. A perte de vue, il y a des soldats qui se replient. Tout le temps, il y a des balles qui sifflent, et des gars qui tombent, le nez dans les champs de pomme de terre. Et l'artillerie boche qui s'y met, qui fait voler d'énormes mottes de terre. Le salut, c'est le fossé de chaque côté de la grand-route. Un vrai ruisseau humain, sur des kilomètres. Des régiments entiers qui se débinent, des milliers d'hommes qui se carapotent, courbés en deux pour éviter les rafales de mitrailleuses. Y'a plus de chef, plus d'amis, plus de discipline. On marche sur les blessés, c'est chacun pour soi. Et puis à quinze mètres devant moi, un obus, un « gros noir » tombe dans le tas avec un fracas de tonnerre. Quand la fumée se dissipe, il n'y a plus qu'une bouillie d'hommes, d'où sort un horrible râle. Du tas de chairs et de draps fumants, émerge brusquement, à grands coups d'épaule, un torse sanglant : la face n'est qu'un disque vermillon. Plus de nez, plus d'yeux ; je ne vois qu'un trou, un trou énorme qui hurle... Je m'élançe, je saute par-dessus le tas de corps broyés... Du sang, partout du sang : sur les cadavres, sur les blessés qui courent ; des flaques rouges sur l'herbe, des éclaboussures sur la route, des giclures sur les troncs. Partout du rouge, du rouge. J'ai du rouge plein les yeux. Lorsque je fixe le ciel, j'y vois des taches pourpres... (*Il s'effondre, les mains sur le visage, et tousse*)

**Alexandrine** : C'est dégoûtant ! Dégoûtant !

**Léonie** : Alexandrine !

**L'aveugle** : Moi, mesdames, excusez-moi d'intervenir, mais je trouve ça parfait ! C'est tout à fait ça !

Acte II, scène 3  
**UN JAUNE PISSEUX**

*Léonie, Léon, Alexandrine, L'aveugle, les peintres, puis les infirmiers, Guillaumin, Madeleine*

*(Les peintres entrent côté cour. Le premier porte une échelle, l'autre, pots et pincesaux.)*

**Peintre 1** : Voilà, c'est là *(Il pose son échelle et désigne l'espace devant lui)* Il ne nous reste plus que ce mur-là à faire. Ce soir, on aura fini !

**Peintre 2** : Je te dis qu'il ne nous reste plus assez de peinture !

**Peintre 1** : Ce que tu es embêtant ! Montre-moi ce que tu as là !

**Peintre 2** : Puisque je te le dis ! On a juste encore un demi-pot de jaune ! Ça ne suffira jamais !

**Peintre 1** : Et ça, qu'est-ce que c'est ?

**Peintre 2** : Ça ? C'est un fond du bleu qu'on a utilisé pour le bureau du Major !

**Peintre 1** : Eh bien, y'a qu'à mélanger, et tu verras qu'il nous en restera encore !

**Peintre 2** : Mais ça va pas ! Tu vois un peu la couleur que ça va faire ? Une couleur dégueulasse ! Vaguement verdâtre ! Une espèce de jaune... de jaune pisseux !

**Peintre 1** : Un jaune pisseux ! Un joli vert pâle, au contraire, bien lumineux, qu'on se croira dans les champs ! Tu verras le bien que ça va leur faire, à tous les souffreteux ! Allez, laisse-moi faire, tu va voir. *(Il verse un pot dans l'autre et brasse le mélange)*

**Peintre 2** : C'est toi qui vas voir ! Je te dis que ça va faire dégueulasse, ton mélange, et qu'on va avoir les majors sur le dos ! Je te cause pas des ennuis qu'il va nous attirer, ton jaune. Ton jaune pisseux !

**Peintre 1** : Tu commences à me les courir, avec ton jaune pisseux. C'est moi le chef d'équipe, alors, on fait comme j'ai dit. Tu prends ton pinceau, et tu te la boucles ! Regarde un peu comme c'est joli ! *(Il montre l'échelle)* Allez, monte là-dessus !

**Peintre 2** : Tu parles ! Tu parles d'un jaune ! *(en aparté)* Un vrai jaune pisseux !

**Léon** : Je me souviens aussi de la poursuite, quand nous courions le train aux Allemands, après la bataille de la Marne. Il pleuvait sans discontinuer depuis une semaine. A force d'être sans cesse mouillés et de ne jamais rien avaler de chaud, on avait tous la dysenterie, on posait culotte dès qu'on pouvait. Et on repartait sur cette route qu'on avait prise dans l'autre sens, quinze jours avant. Et puis, voilà qu'on aperçoit de chaque côté des petites buttes de terre, avec des croix de bois surmontés d'un képi rouge : sur l'écusson, on lit le numéro de notre régiment. Ce sont les copains qui sont là. Pendant la bataille, les Allemands, méthodiquement, ont enterré les morts. Tout le long de la route, des petites tombes régulières et propres. Enfin, ça, c'était quand ils avançaient. Parce qu'après... A la sortie d'un village, on nous fait mettre en formation de marche d'approche, en ligne de demi-section par deux, à vingt pas d'intervalle. On coupe à travers champs. Peut-être qu'on va tomber sur une arrière-garde ennemie. Et puis on voit devant nous, en haut d'une côte, une ligne de tirailleurs couchés, qui nous tournent le dos. Ils ont des capotes sombres. On est étonné, on s'approche. Et brusquement, un coup de vent nous jette une odeur atroce, insoutenable, pestilentielle, une puanteur de pourriture et de charnier qui nous saisit à la gorge. On se met un mouchoir en tampon sur le nez, on s'approche, et il y en a un qui dit : « Tiens ! C'est des nègres ! ». Tous ces gars couchés sont morts, mais ce ne sont pas des nègres.

Ce sont les cadavres de camarades en pantalon garance qui pourrissent là sous la pluie, depuis huit jours, depuis qu'on s'est battu pour tenir ce village. Je m'approche d'un de ces gars. Sa face est boursouflée, d'un noir cuivré ; sur les joues, des yeux blancs, énormes, qui ont coulé ; et dans les orbites, il y a des vers qui grouillent. *(Son regard se fige sur les peintres au travail)*

**Alexandrine** : *(Elle se lève pour sortir. Léonie la retient)* Là c'est trop, vraiment trop ! Je ne veux plus rien entendre ! C'est bien simple : je ne peux plus !

**Léonie** : Mais tu ne vois pas qu'il est en train de retrouver la mémoire !

**Alexandrine** : Mais je m'en moque, moi, qu'il retrouve la mémoire de toutes ces horreurs ! Pourquoi est-ce qu'il ne se souvient pas de moi, plutôt, et qu'il garde tout ça bien au fond de son esprit !

**Léonie** : Mais tu ne comprends pas qu'il faut que ça sorte ! C'est ça qui a tout bloqué ! Il faut que ça sorte, et à mon avis, on n'a pas encore entendu le pire !

**Alexandrine** : Quoi ! Tu crois qu'il peut encore y avoir pire ! *(Elle retombe assise, découragée)* Mais qu'est ce que tu as dans la tête pour imaginer des choses pareilles ?

**Léonie** : Dans la tête, je ne sais pas ; mais dans le cœur, ça je sais.

*(Durant cet échange, Léon s'est levé et s'est avancé, fasciné, puis horrifié, vers les peintres.)*

**Léon** : Le nuage ! Le nuage jaune ! Le nuage jaune !  
*(Soudain, il se jette sur le chef d'équipe qui se dégage et se replie de l'autre côté de l'échelle. Léon secoue vigoureusement l'échelle, manquant de faire tomber l'autre peintre qui s'agrippe comme il peut.)*  
Salauds ! Salauds de boches ! Les gaz ! Les gaz ! Alerte aux gaz ! Alerte aux gaz !

**Peintre 1** : Mais ça va pas, non ? Au fou ! Infirmiers ! Infirmiers ! A moi !

*(Entrée précipitée des infirmiers, du major Guillaumin et de l'infirmière Madeleine qui devance tout le monde, tandis que Léonie repousse les infirmiers qui veulent maîtriser Léon. Celui-ci s'effondre doucement dans ses bras en sanglotant, tandis qu'Alexandrine se recule.)*

**Madeleine** : Laissez, monsieur le Major. Je m'en occupe, avec madame. Il va être calme, maintenant.

**Léonie** : Il va être calme, je vous le promets.

**Guillaumin** : D'accord, mesdames, je vous fais confiance. *(Aux infirmiers)* Vous, restez à proximité. *(Aux peintres)* Et vous, débarrassez-moi le plancher, en vitesse !

**Peintre 2** : Vous en faites pas, monsieur le Major, on décanille ! *(à son collègue)* Je te l'avais bien dit, qu'on aurait des ennuis, avec ton jaune pisseux ! *(ils sortent)*

**L'aveugle** : Salut les gars ! Bien le bonjour chez vous ! Eh bien, Grandjean, tu vois, je suis bien content d'être resté ! Avec toi, au moins, on ne s'embête pas !

Acte II, scène 4  
**REVIVRE YPRES**

*Léonie, Léon, L'aveugle, Madeleine, Alexandrine*

**Léon :** *(Il reprend peu à peu ses esprits)* C'était horrible... Horrible. La peur. La peur panique ! C'était une fin d'après midi d'avril. Après la Marne, le régiment était remonté sur la Belgique, en avant d'Ypres. On était en seconde ligne, derrière des troupes coloniales. Il faisait très beau, ce jour là, avec juste un peu de vent du nord : une douce petite brise de printemps. Puis, brusquement, des tranchées de première ligne, une fusillade se déclenche. Du poste d'observation, on voit une sorte de brouillard vert qui s'avance, qui engloutit les tranchées, qui s'élève en jaunissant, et qui obscurcit tout l'horizon, comme un ciel d'orage. On entend des cris qui viennent du nuage jaunâtre, mais qui deviennent de plus en plus faibles et incohérents, et les coups de feu, de plus espacés. Puis on voit des masses de soldats qui émergent du nuage en titubant. Beaucoup s'effondrent avant d'atteindre notre retranchement. Les autres crient « Sauve qui peut ! Nous sommes perdus ! » Ceux qui parviennent jusqu'à nous n'ont pas l'air blessés, mais ils ont un regard, un regard ! Une expression de terreur absolue. Ils ont enlevé leur capote, défait leur chemise pour dégager leur poitrine. La plupart toussent et vomissent, certains réclament de l'eau à grands cris, d'autres se roulent à terre dans des convulsions horribles, en crachant le sang. Une atroce odeur de chlore nous enveloppe. C'est le nuage qui arrive sur nous. Et déjà je sens de violents picotements dans le nez et la gorge, mes oreilles commencent à bourdonner, j'ai du mal à respirer, ma poitrine me fait mal. Le gars, à côté de moi, est devenu violet. Il ne peut plus marcher, même plus se tenir debout. Moi, je peux encore. Je cours, je cours, je sors du nuage, et je tombe au bord de la route... *(Il est pris d'une violente quinte de toux. Alexandrine, à l'écart, oppressée, est sortie avant la fin du récit)*

**Léonie :** *(A Madeleine)* Excusez-moi, madame, mais je m'aperçois que mon amie est sortie ; je peux vous le confier un instant, pendant que je vais la chercher ? *(Madeleine acquiesce d'un mouvement de tête, sortie de Léonie)*

**Léon :** Alexandrine ? C'est bien cela, Alexandrine ? Ma fiancée ? Je me souviens maintenant. Je me souviens... Elle est partie ?

**Madeleine :** Rassurez-vous, elle va revenir. Elle ne va pas vous laisser comme ça !

**L'aveugle :** *(il rit amèrement)* Ah ! Ah ! Ah ! Mademoiselle Madeleine, votre candeur m'épatera toujours ! Vous ne comprenez pas que la plupart des femmes ne veulent pas, ne peuvent pas, entendre ces genres d'histoires ? Des histoires d'hommes qui ont la trouille ! Moi, j'ai compris que tout ça, il faut le garder pour soi. Motus et bouche cousue ! Parce que les femmes, ce qu'elles veulent, c'est qu'on soit brave ! Qu'on soit fort ! Elles ont horreur des chiens battus. Sauf si elles ont l'instinct maternel, mais à part vous, Mademoiselle Madeleine, moi, je n'en connais pas. En tous cas, c'est pas le genre de ma femme...

**Léon :** Tu l'as revue, ta femme ?

**L'aveugle :** Pas encore. Mais je sais comment je vais m'y prendre.

**Léon :** Sans blague !

**L'aveugle :** Il faut qu'elle me craigne !

**Léon :** Ah !

**L'aveugle** : Ouais, mon pote ! Figure-toi que j'y vois encore suffisamment pour la choper et la tenir solidement ! Comme autrefois ! Tant qu'elle me sentira capable de lui mettre une bonne raclée, elle se tiendra tranquille ! Même pas besoin de passer à l'acte : il suffit qu'elle m'en croie capable ! C'est pour ça qu'il faut faire le brave, et surtout, ne pas se plaindre ! Crois-en mon expérience : une bonne femme, il faut savoir lui filer la pétoche !

**Madeleine** : Voulez-vous cesser de débiter des horreurs ? Sinon, moi, je ne m'occupe plus de vous, vous entendez ? *(Elle se lève, tandis qu'entre Léonie)*

**L'aveugle** : Bah !

**Madeleine** : De toutes façons, il est temps de retourner dans votre chambre, parce que moi, j'ai d'autres patients à m'occuper, au cas où vous ne vous en douteriez pas !

**L'aveugle** : M'en fous, moi je reste là !

**Madeleine** : Eh bien, restez! *(à Léonie)* Je peux vous laisser avec votre frère ? *(Léonie acquiesce de la tête, Madeleine sort.)*

Acte II, scène 5  
**LA MUNITIONETTE**

*Léonie, Léon, L'aveugle*

**Léonie** : Je suis désolée, Léon. Alexandrine est partie. J'ai réussi à la rattraper, mais j'ai eu beau lui parler, rien n'y a fait. Je ne sais même pas si on le reverra.

**Léon** : Tu crois ? C'est bête... Je commençais à me souvenir d'elle...

**Léonie** : Peut-être quand même qu'elle reviendra, petit frère. Maintenant que tu vas mieux...

**Léon** : Je vais mieux ! Tu parles ! (*Il tousse*)

**Léonie** : Mais oui, tu vas mieux. Bientôt tu pourras sortir, et tu reviendras à la maison. Je vais bien m'occuper de toi, tu verras. Nous sommes tous seuls, tu te souviens ? (*Léon acquiesce*). Malheureusement, ce que Papa nous a laissé, c'était assez confortable avant la guerre, mais maintenant... Il y a un moratoire sur les loyers, pour ceux qui sont soldats : et du fait, nous, on n'a presque plus de revenus. Alors, j'ai dû chercher du travail. Oh, ce n'est pas cela qui manque. Partout, on cherche des remplaçants pour les mobilisés. Les bureaux, les usines sont pleines de femmes. Il y a même des femmes qui conduisent le tramway...

**Léon** : Tu conduis un tramway ?

**Léonie** : Non, pas moi. Tu te souviens ? J'aidais papa à tenir les comptes. Alors, j'ai pu trouver un emploi à la comptabilité, chez Gnome et Rhône.

**Léon** : Dans une usine ? Et qu'est ce qu'on y fabrique ?

**Léonie** : Oh, de tout ! D'abord, des moteurs d'avion. Et puis des armes, des munitions...

**Léon** : Des obus ?

**Léonie** : Oui, des obus aussi. Mais des petits, des tout petits...

**Léon** : En somme, tu travailles chez un marchand de canons ?

**Léonie** : On peut dire ça comme ça...

**Léon** : Tu vois, il y a encore beaucoup de choses qui ne sont pas encore très claires dans mon esprit, mais ça, je m'en souviens : j'ai toujours détesté les marchands de canons, tous ces types qui s'engraissent non seulement sur la misère, mais sur la mort des autres !

**Léonie** : Léon, c'est la guerre. Il vous faut bien des munitions, pour vous défendre !

**Léon** : Tu as entendu ce que ça fait, un obus ? Que ça tombe sur nous ou sur les Allemands, c'est pareil ! Dans cette guerre, on est tous la même chair à canon ! Et d'abord, qu'est ce qui te prouve que les obus que tu comptabilises, ça tombe bien de l'autre côté ? Parce que figure-toi, un artilleur, ça ne tire pas à vue ; ça tire à des kilomètres derrière nous, sur les estimations d'un type qui évalue les distances à la jumelle ! Et quand il se trompe, ou qu'il regarde ailleurs et qu'il n'a pas vu qu'on avait changé de position, c'est sur nous que ça tombe ! Alors tes obus, c'est peut-être eux qui ont dégommé mes copains ! Ah, ma chère sœur, tu fais là un joli travail !

**Léonie** : Mais qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Il faut bien vivre ! Je ne me vois pas conductrice de tramway, moi ! On m'a proposé ce travail, je l'ai pris, et je peux vivre à peu près décemment. Je pourrai même te faire vivre. Pas aussi bien qu'avant la guerre, loin de là, mais tu pourras manger à ta faim ! Parce que figure-toi que la vie est dure aussi pour nous, à l'arrière ! Tout a augmenté dans des proportions incroyables ! La douzaine d'œufs qui valait un franc vingt avant la guerre, quatorze francs aujourd'hui ! La livre de beurre : un franc soixante-quinze autrefois, douze francs aujourd'hui ! Et je pourrais continuer longtemps comme ça ! Quant à la viande, autant n'en plus parler !

**Léon** : Te fatigue pas ! Je n'en veux pas, de ton beurre, de tes œufs et de ta viande ! Je préfère rester ici !

**Léonie** : Eh bien, reste ! Moi, j'en ai assez entendu, je m'en vais ! A demain, si ça te dit ! *(Elle sort)*

**Léon** : C'est ça, c'est ça, à demain !

**L'aveugle** : Bien joué, mon pote ! Tu verras : on les aura !

**Léonie** : *(en coulisse, à Lupanet)* Ah vous, hein ! Ça va ! Laissez-moi tranquille !

Acte II, scène 6  
« CASSER COCO »

*Léon, L'aveugle, Amadou, Lupanet*

**Lupanet** : Eh bien dis donc, elle a l'air d'avoir du tempérament, la petite dame. Elle a failli me passer sur le corps ! A vrai dire, je n'aurai pas dit non !

**Léon** : Laisse tomber, Lupanet, c'est ma sœur !

**Lupanet** : Oh ! Mille excuses, mon général !

**Amadou** : En tous cas, tu l'as bien fâchée, la gazelle ! Elle fonçait droit devant elle, comme un buffle qui écrase tout sur son passage ! Tu lui as dit quoi, pour la fâcher comme ça, ta sœurette ?

**Léon** : Amadou, tu me lâches ! Est-ce que je te demande des nouvelles de ta sœur ? Pourquoi est-ce que tu viens me casser les pieds ? Pourquoi tu n'es pas resté bien pénard dans ton village ?

**L'aveugle** : Eh, Amadou ! C'est quand même pas rien que pour le plaisir d'asticoter les copains que tu es venu ici te faire trouer la peau pour les blancs !

**Amadou** : Oh mais moi, je vais tout vous dire ! C'est à cause de mon cousin ! Pour honorer mon oncle !

**L'aveugle** : Qu'est-ce que c'est donc que cette histoire d'oncle et de cousin ?

**Lupanet** : Ecoutez un peu ça, camarades, ça vaut le jus !

**Amadou** : Eh bien, voilà : un beau jour, les Français sont venus dire au chef du village qu'il donne des jeunes hommes. Pour faire la guerre en France. Et mon cousin, là tout de suite, zou ! Il s'est enfui. Alors les Français, zou ! Ils ont mis mon oncle en prison.

**L'aveugle** : Et toi, zou ! T'es parti !

**Amadou** : Eh ! Pas possible de faire autrement : fallait que je remplace mon cousin. C'est comme ça, au village : mon oncle est un homme puissant, et moi, un rien du tout ! Et maintenant, je suis quelqu'un ! Je suis un homme, moi ! J'ai tué des Allemands méchants ! Et leurs balles ne m'ont rien fait. Regarde ! (*il montre à L'aveugle, puis se rendant compte de sa bévue, il se tourne vers Léon*) Là, tu vois, il y en a une plus maline que les autres, qui est passée juste sous mon casque. La vilaine m'a ouvert la peau du front, m'a fait un petit trou sur le haut du crâne, et puis zou ! Elle est repartie sans demander son reste !

**Léon** : Ben mon vieux, t'as eu de la chance !

**Amadou** : Oh non, c'est pas la chance, c'est les gris-gris !

**Lupanet** : Allez, montre tes gris-gris, Amadou !

**Amadou** : Ça, tu vois, c'est des gris-gris puissants ! C'est le sorcier qui me les a donnés ! Un grand sorcier, très puissant !

**Léon** : Tu m'en diras tant !

**Amadou** : Tu ne me crois pas ? Les Allemands, ils y croient, eux ! S'ils tuent un tirailleur, la première chose qu'ils font, c'est lui prendre ses gris-gris ! Les Allemands, ils ont peur de nous ! Ils savent qu'on est des soldats féroces, avec nos gris-gris ! Y'en a un, je lui ai cassé les deux jambes, et je l'ai fait prisonnier ! Oui, mon ami !

**Lupanet** : Et les femmes, Amadou, qu'est-ce qu'elles en disent, de tes gris-gris ?

**Amadou** : Oh, les femmes, elles s'en moquent ! Ce qu'elles aiment, c'est la chéchia ! Elles trouvent ça joli. Et elles aiment bien nous faire la parlotte !

**Lupanet** : Pas que la parlotte, Amadou !

**Amadou** : Oh non, y'en a plusieurs qu'ont voulu « casser coco » avec moi !

**Lupanet** : "Casser coco" ! C'est tordant, non ? Et qu'est-ce que tu leur dis, aux rombières qui veulent s'envoyer en l'air avec un nègre ?

**Amadou** : Ah, moi, je leur dis que je ne peux pas !

**Lupanet** : Mais pourquoi, Amadou? (*à Léon*) Ecoute ça, camarade !

**Amadou** : A cause des gris-gris ! Si je fais l'adultère avec la femme blanche, mes gris-gris, ils perdront leur pouvoir !

**Lupanet** : T'entends ça, camarade : ils perdraient leur pouvoir ! Tordant ! Alors que t'as un autre gris-gris du tonnerre de Dieu que ça les met à l'envers rien que d'y penser ! Enfin, c'est autant que tu laisses pour les autres ! N'empêche que c'est bête, quand c'est si facile, en ce moment !

**L'aveugle** : Lupanet, tu nous fatigues !

**Lupanet** : Arrête, camarade, joue pas les ligues de vertu ! (*à Léon*) Tu devrais t'y mettre, toi aussi, ça te remettrait d'aplomb. Un beau militaire comme toi, mais c'est du gâteau ! Autrefois, selon que tu t'attaquais à une ouvrière ou à une bourgeoise, selon que c'était une coquine ou une sainte-nitouche, il te fallait, mettons entre huit jours et six mois, aujourd'hui, en trois minutes, c'est plié. Quand on n'a devant soi que ses six jours de perm ou ses quinze jours de convalo, les poules, elles savent bien que le coq, il n'a pas de temps à perdre en préliminaires!

**Léon** : Toutes les femmes ne sont pas faciles, Lupanet !

**Lupanet** : Toutes, peut-être pas, mais il y en a plein qui ont envie de te faire jouer à l'artilleur, je peux te le dire ! C'est bien simple : la guerre a donné à certaines femmes un véritable vertige. Pendant que nous, on joue les héros dans les tranchées, elles se disent que nous tricoter des chandails, c'est un peu léger. Il faut qu'elles fassent elles aussi quelque chose d'extraordinaire : alors, se donner presque au premier venu, c'est leur façon à elle de se vouer à la Patrie. T'as qu'à essayer, tu verras. Et si on te résiste un peu, l'arme absolue : « Ma chère, vous vous refusez à moi, et dire que dans huit jours, je serai peut-être mort ! » Là, c'est radical, elle tombe comme un fruit mûr !

**L'aveugle** : Maintenant, ça suffit ! Tu nous casses les pieds, Lupanet ! Il y a encore des femmes honnêtes ! C'est pas les salauds comme toi qui nous piqueront nos femmes ! Tire-toi, maintenant !

**Lupanet** : C'est bon, c'est bon ! Pas la peine de s'énerver !

**Amadou** : Allez, viens, camarade, on va boire un coup dehors ! (*Il sort avec Lupanet*)

**L'aveugle** : C'est ça, cassez-vous, les Roméo ! Non mais, sans blague !

Acte II, scène 7  
**ETRE UN HOMME**

*Léon, L'aveugle, Léonie*

**Léon** : Il est bon, Amadou ! Parce qu'il a tué des Allemands, il est devenu quelqu'un ! Il est devenu un homme ! Ça me fait penser à ce qu'on disait avant la guerre : « Tant que t'as pas fait ton service, t'est pas un homme. » Apprendre à marcher au pas, c'est ça qui fait les hommes ? Et maintenant, pour être un homme, il faut en plus avoir éventré à la baïonnette un pauvre bougre qui comprend pas plus que toi ce qui lui arrive ? Ou plutôt, avoir fait dans sa culotte à force de recevoir des obus sur la tête en se disant : « Le prochain, c'est pour moi ! Il va me disperser en petits morceaux dans la nature ! »

**L'aveugle** : Et obéir aux ordres imbéciles de galonnés incompetents, qui n'en ont rien à faire de la vie des hommes!

**Léon** : Ou pire : tomber sur un officier qui a l'air de te respecter, et accepter d'aller joyeusement au casse-pipe, parce que, lui aussi, donne de sa personne, et que tu ne veux pas caler devant les copains. Quoi que tu fasses, tu te fais avoir. Même sans la guerre, l'armée, ça n'est fait que pour laminer les hommes ! Etre soldat, ce n'est plus être un homme. Mais après tout, c'est quoi, être un homme ?

**L'aveugle** : Un homme, c'est quelqu'un qui reste toujours capable de se révolter !

**Léon** : En temps de guerre, c'est clair que c'est le chemin direct pour le poteau d'exécution.

**L'aveugle** : Ouais. Mais on a tout de même connu des soldats qui ont eu le cran pour dire non. Même qu'il y a eu du grabuge, ce printemps, sur le front. Y'a des gars qui se sont mutinés, comme ceux du 17<sup>e</sup> ! Tu ne te souviens pas des gars du 17<sup>e</sup> ? C'était en 1907, pendant la révolte des vigneron du midi. Les gars qu'on a envoyés pour tirer sur leurs frères, leurs pères, leurs cousins, ont mis la crosse en l'air. Tu ne te souviens pas ? Ecoute un peu !

*(Il chante)*

Salut ! Salut à vous,  
Braves soldats du 17<sup>e</sup> !  
Salut, braves pioupiou !  
Chacun vous admire et vous aime !

**Léon** : Continue, continue ! Je me souviens ! Je vois une foule qui chante, sur une colline. Au fond, on voit Paris, et sur une estrade, à côté d'un drapeau rouge, Jaurès.

**Léonie** : *(Elle chante)*  
Salut, salut à vous  
A votre geste magnifique

**Léonie et L'aveugle** :  
Vous auriez en tirant sur nous  
Assassiné la République !

**Léonie** : C'était au Pré Saint Gervais, en mai 1913. Tu te souviens ?

**Léon** : Léonie ! Tu es revenue !

**Léonie** : Je ne pouvais pas rester comme ça fâchée !

**L'aveugle** : On était venus pour manifester contre la loi des 3 ans ! 3 ans de service militaire, qu'ils avaient décidé de nous mettre, Poincaré et les va t'en guerre ! Et le Parti Socialiste, et la CGT, et les anarchistes, tout le monde était là ! Et on chantait ! 150 000 personnes qui chantaient ! *(on entend en coulisse la foule qui reprend le chant et se rapproche)*

**Léonie** : Comme il faisait beau, ce jour-là, et chaud ! C'était un avant-goût de l'été.

**Léon** : Oh, oui ! Je me souviens. Comme Jaurès avait bien parlé ce jour-là !

**Léonie** : Et on est resté là longtemps après qu'il ait fini. Les bistrots du faubourg avaient installé des tréteaux, et ils avaient monté de grands tonneaux de bière ! Avec tous tes amis, on a bu, on a chanté, on a parlé, là dans l'herbe, jusqu'à ce qu'on commence à voir les étoiles !

*(Elle chante, et son chant est repris par les manifestants qui entrent)*

Légitim' était votre colère  
Le refus était un grand devoir  
On ne doit pas tuer ses père et mère  
Pour les grands qui sont au pouvoir  
Soldats votre conscience est nette  
On n'se tue pas entre Français  
Refusant d' rougir vos baïonnettes  
Petits soldats oui vous avez bien fait

Refrain

Salut, salut à vous  
Braves soldats du Dix-septième  
Salut braves piou-pious  
Chacun vous admire et vous aime  
Salut, salut à vous  
A votre geste magnifique  
Vous auriez en tirant sur nous  
Assassiné la République

Comm' les autres vous aimez la France  
J'en suis sur même vous l'aimez bien  
Mais sous votre pantalon garance  
Vous êt's restés des citoyens  
La Patrie c'est d'abord sa mère  
Cell' qui vous a donné le sein  
Et vaut mieux même aller aux galères  
Que d'accepter d'être son assassin

Espérons qu'un jour viendra en France  
Où la paix la concord' régnera  
Ayons tous au cœur cette espérance  
Que bientôt ce grand jour viendra  
Vous avez j'té la premièr' graine  
Dans le sillon de l'humanité  
La récolte sera prochaine  
Et ce jour-là vous serez tous fêtés.

Acte II, scène 8  
**AU PRE SAINT-GERVAIS**

*Léon, Léonie, Léon et Léonie de 1913, Alexandrine, les manifestants, L'aveugle*

*(Les manifestants entrent en chantant l'hymne au 17<sup>e</sup>, portant des bancs et des tréteaux. Un bistrotier et son employé servent des pichets de bière. Le serveur écoute attentivement les propos des manifestants et se montre de plus en plus nerveux. On sent sa désapprobation, et les efforts de son patron pour le calmer. A intervalles, les clients scandent : « Hou ! Hou ! Les trois ans ! », ou encore : « Hou ! Hou ! Poincaré ! » Alexandrine s'installe avec un groupe côté jardin, Léon et Léonie de 1913 côté cour. Léon, Léonie et L'aveugle restent au fond du plateau et commentent la scène.)*

**Un manifestant** : Holà, bistrotier, à boire !

**Léon** : Qui est cette brunette, là-bas ?

**Léonie** : C'est Alexandrine, mon Léon !

**Léon** : Comme elle jolie !

**Léonie** : Et là, c'est toi et moi, il y a quatre ans, avant la guerre.

**Léon** : Autant dire : il y a un siècle.

**Léonie** : Et moi, est-ce que je n'étais pas jolie, un peu aussi ?

**Léon** : Idiote !

**L'Anarcho** : Tout ça, c'est des balivernes ! L'armée, c'est l'école du crime ! D'abord, ce qu'il faut abattre, c'est le militarisme !

**Socialo 1** : Abattre le militarisme, nous sommes tous d'accord ici, mais cela ne se fera pas comme ça, d'une pichenette ! Il faut d'abord abattre le capitalisme ! On ne peut lutter contre le militarisme que par une vraie propagande de lutte des classes auprès du prolétariat !

**Socialo 2** : Il reste que le militarisme allemand, c'est une réalité, une vraie menace ! Il gagne chaque jour du terrain outre-Rhin. Et je suis d'accord avec Jaurès, quand il dit « le prolétariat ne peut pas souscrire à une doctrine d'abdication et de servitude nationale. On ne peut à la fois se révolter contre la tyrannie du patronat et du capital et subir passivement le joug de la conquête et la domination d'un militarisme étranger ! »

**L'Anarcho** : Et donc il faudrait défendre la Patrie, celle des bourgeois ? Notre Patrie, c'est la classe ouvrière !

**Socialo 2** : Non, camarade, la Patrie n'est pas enfermée dans le cadre étroit d'une propriété de classe ! La Patrie, c'est quelque chose de beaucoup plus profond, qui prend ses racines au fond même de la vie humaine !

**Socialo 1** : Soyons logiques : quand il y a deux ans, le parti socialiste s'est opposé à la guerre menée contre les Marocains, c'était au nom du droit de ce peuple à dire : « Nous voulons rester libres, indépendants et farouches ! » En d'autres termes : nous voulons rester nous-mêmes, et nous défendrons notre Patrie ! Et tu voudrais dénier ce droit aux Français, quelle que soit leur classe sociale ?

**L'Anarcho** : Toute guerre est criminelle. Même vos soi-disant guerres défensives ! Si on envoie les conscrits à la frontière défendre le coffre-fort des capitalistes contre d'autres travailleurs, ils ne doivent pas marcher. A l'ordre de mobilisation, ils doivent répondre par la grève immédiate et par l'insurrection ! Et cela, dans tous les pays !

**Socialo 1** : Là-dessus, nous sommes bien d'accord : il faut opposer à toute menace de guerre la grève générale préventive et internationale. Mais si les prolétaires allemands ne suivent pas ? Au congrès de Bâle, il y a six mois, tu sais bien qu'il a été impossible d'obtenir des socialistes allemands un engagement ferme, malgré tous les efforts de Jaurès !

**Socialo 2** : De sorte qu'on ne peut faire l'impasse sur le risque d'une guerre d'agression. Et face à cela, il y a autre chose à faire que cette réponse imbécile de loi de 3 ans ! Trois classes au lieu de deux, abruties par trois ans de caserne ! Alors qu'avec l'armée de milice telle que l'a proposée Jaurès dans « l'Armée Nouvelle », on aurait une armée qui dès le début ferait face à l'agression avec tous ses réservistes ! Des réservistes autrement mieux entraînés qu'aujourd'hui ! Onze classes ! 2 millions d'hommes ! Voilà la véritable « Nation armée » ! Quel envahisseur tenterait l'aventure ?

**L'Anarcho** : Une armée de milice, comme en Suisse ! Mais ouvrez les yeux, camarades ! Là comme partout, l'armée n'est qu'une arme aux mains de la bourgeoisie pour écraser les ouvriers en grève !

**Socialo 1** : Mais la Suisse n'est pas la France ! Il n'y a pas là-bas de mouvement ouvrier et de parti socialiste puissant ! Et personne ne menace la Suisse !

**Socialo 2** : Si la France souscrit à l'engagement de soumettre tout conflit avec un autre pays à un arbitrage international, et si le pays est tout de même attaqué, alors il n'y aura pas de doute : comme en 1792, le Français combattrait pour la défense de la Liberté et du Droit !

**Socialo 3** : Je vous trouve bien naïfs, camarades ! Qui va décider qu'une guerre est clairement défensive ou offensive ? Je vous rappelle qu'en 1792, la France révolutionnaire pouvait à bon droit se sentir menacée par les monarchies d'Ancien Régime, mais celles-ci avaient aussi un argument imparable : c'est la France qui a déclaré la guerre au roi de Prusse et à l'Empereur d'Autriche ! Un état qui désire envahir un autre trouvera toujours, par toutes sortes de provocations, le moyen de pousser sa proie à attaquer la première !

**L'Anarcho** : Bien dit, camarade !

**Socialo 4** : Il n'y qu'une garantie pour que la force armée ne soit pas le jouet des gouvernements contre la classe ouvrière et contre la paix : c'est que tout homme capable de porter les armes en dispose chez lui ! Or Jaurès, pour ne pas effaroucher le bourgeois, prévoit de ne confier des armes qu'aux hommes des départements de l'Est ! Dans ce cas, où est l'armée populaire, camarades ?

**Socialo 5** : Au contraire, c'est une véritable provocation pour les Allemands !

**Le serveur** : Tout ce que je vois moi, c'est que votre projet et celui de votre Jaurès, c'est de désarmer la France ! Votre Jaurès, il est au service de l'empereur d'Allemagne ! A moi, on ne la fait pas ! Il n'y a qu'à lire les journaux ! Jaurès est payé par l'ambassade d'Allemagne !

**Le patron** : Albert, ça suffit !

**Le serveur** : Oh, non, ça ne suffit pas! Si l'argent des traîtres ne vous dégoûte pas, c'est votre affaire ! Moi, je rends mon tablier ! *(Aux manifestants)* Et je vous le dis une bonne fois : le jour de la mobilisation, si on a un gouvernement qui a encore des couilles, la première chose qu'il fera, c'est coller Jaurès au poteau, et le fusiller!  
*(Il sort)*

**Socialo 2** : Salaud de nationaliste! *(Il veut se jeter sur le serveur, mais ses camarades le retiennent)*

**Léon** : Eh bien ! Qui est donc ce gars, qui est prêt à faire le coup de poing ?

**Léonie** : C'est Bernier, tu ne te souviens pas ? C'était un de tes meilleurs amis...

**Léon** : Tu as dit : « c'était ». On est fâché ?

**Léonie** : Non. Il est tombé en Artois, en septembre 1915. Et celui qui le retient, c'est Clément. Lui, il a été porté disparu à Verdun, en février 1916. Et l'autre, là-bas, Albert, il n'a plus de jambes...

**Léon** : Arrête... Et moi, au milieu de tous ces beaux parleurs, qu'est-ce que je faisais ? Je n'ai donc rien dit ?

**Léonie** : Toi ? Tu dessinais. Tu croquais la jolie brunette... Et puis tu vois, tu as profité du désordre pour lui donner ton dessin. Elle avait l'air contente... Mais à ce moment-là, il me semble qu'elle n'était pas d'accord pour aller plus loin...

**Alexandrine** : Vous m'embarrassez, monsieur. Non, je ne peux pas, ce soir. On m'attend. Une autre fois, peut-être... Au revoir.

**Léon** : Et je n'ai rien fait pour la retenir ? Alexandrine ! *(Il quitte son statut d'observateur pour entrer dans la scène, bouscule son autre « moi » et tente de saisir Alexandrine, qui s'échappe, tandis que tous les personnages s'éclipsent. Ne restent que Léon, Léonie et L'aveugle)* Alexandrine !

**L' Aveugle** : Te fatigue pas. Elle est partie.

*(Il chante d'abord seul, puis le chant est repris par le groupe qui revient)*

Adieu la vie, adieu l'amour  
Adieu toutes les femmes  
C'est bien fini, c'est pour toujours  
De cette guerre infâme  
C'est à Craonne, sur le plateau,  
Qu'on doit laisser sa peau  
Car nous sommes tous condamnés  
Nous sommes les sacrifiés.

Quand au bout d'huit jours, le r'pos terminé  
On va reprendre les tranchées  
Notre place est si utile  
Que sans nous on prend la pile.  
Mais c'est bien fini, on en a assez  
Personne n'veut plus marcher,  
Et le cœur bien gros, comm' dans un sanglot  
On dit adieu aux civ'lots.  
Même sans tambour, même sans trompette  
On s'en va là-haut en baissant la tête *{Au Refrain}*

Huit jours de tranchées, huit jours de souffrance  
Pourtant on a l'espérance  
Que ce soir viendra la r'lève  
Que nous attendons sans trêve  
Soudain dans la nuit et dans le silence  
On voit quelqu'un qui s'avance :  
C'est un officier de chasseurs à pied  
Qui vient pour nous remplacer  
Doucement, dans l'ombre, sous la pluie qui tombe,  
Les petits chasseurs vont chercher leurs tombes.  
*{Au Refrain}*

C'est malheureux d'voir, sur les grands boulevards,  
Tous ces gros qui font la foire  
Si pour eux la vie est rose  
Pour nous, c'est pas la même chose  
Au lieu d'se cacher, tous ces embusqués  
F'raient mieux de monter aux tranchées  
Pour défendre leurs biens, car nous n'avons rien  
Nous autres, les pauvres purotins.  
Tous les camarades sont enterrés là  
Pour défendre les biens de ces messieurs-là

*{Refrain:}*  
Ceux qu'ont l'pognon, ceux-là r'viendront  
Car c'est pour eux qu'on crève  
Mais c'est fini, car les troufions  
Vont tous se mettre en grève  
Ce s'ra votre tour, messieurs les gros  
D'monter sur le plateau  
Car si vous voulez faire la guerre  
Payez-la de votre peau !

*Fin du deuxième acte*



**Chacun vous admire  
et vous aime**

**acte III**

**mars 1919**

Acte III, scène 1

**LE PROCES**

*Maître Paul-Boncour, Maître Zévaès*

**Maître Paul-Boncour :**

Je dis, Messieurs, que le crime est si grand que la seule sanction qui s'impose est la mort.

Et cependant, on vous l'a dit, nous ne la réclamons pas. Ce n'est pas parce que Villain a subi une longue détention. Ce n'est pas non plus parce qu'il serait un déséquilibré.

Car je ne le crois pas fou. Il a parfaitement organisé, combiné sa défense. Faible, avec ses tares, soit, mais pas dément. Sa mère n'est devenue folle qu'après sa naissance.

Non, messieurs, la grande raison qui nous inspire, c'est que, si nous réclamions sa tête, Jaurès nous désavouerait s'il pouvait nous entendre. Il fut l'ennemi de la peine de mort et sa grande ombre, pour ses amis, protège encore son assassin.

En revanche, nous tenons à rappeler la pleine responsabilité morale des journalistes qui ont influencé Villain, en couvrant chaque jour Jaurès d'une nuée d'outrages et de perpétuels appels à l'assassinat. Je n'en citerai que cet article de Paris-Midi du 17 juillet 1914 : « Dites-moi, à la veille d'une guerre, le général qui commanderait à quatre hommes et un caporal de coller au mur le citoyen Jaurès et de lui mettre à bout portant le plomb qui lui manque dans la cervelle, pensez-vous que ce général n'aurait pas fait son plus élémentaire devoir? Si, et je l'y aiderais ! »

A l'heure où ce vieux pays, plein de gloire, mais plein de deuils, victorieux mais épuisé, a besoin de grouper toutes ses forces, de serrer contre lui tous ses enfants, il faut que l'on sache, et de la façon la plus claire, qu'il n'est pas possible que ces mœurs continuent. Je veux croire que, pesant ce que je viens de vous dire, ce que va vous dire bientôt le ministère public, et ce que vous dira ensuite la défense, vous saurez trouver dans vos consciences le verdict nécessaire pour que sorte, haute et claire, la leçon dont a besoin le pays : leçon de justice, leçon de respect des convictions de chacun, leçon de respect de la vie humaine.

**Maître Zévaès :**

La seule question qui se pose pour vos consciences, messieurs les jurés, est celle-ci : la passion qui a armé le bras de l'accusé est-elle honteuse, est-elle de celles dont on peut rougir? La passion qui a armé son bras est-elle noble, au contraire, dans ses origines, bien que terrible dans son application ? Représentez-vous les sentiments d'un homme inoccupé, rêveur, chaste, inachevé, mais profondément patriote, qui lit pendant toute cette période ces phrases dont quelques extraits viennent de nous être donnés. Il ne savait pas ce qu'était la politique. Il ne savait pas que lorsqu'un journaliste écrit qu'il faudrait tuer un autre journaliste, cela n'a aucune importance. Quand on lui disait dans certains journaux : M. Jaurès est l'avocat de l'Allemagne, Villain a cru que cela répondait à la pensée intime du rédacteur. Or le rédacteur n'a jamais eu cette pensée. Villain, lorsqu'il lisait une séance de la Chambre où Jaurès était injurié, croyait que ceux qui l'avaient injurié approuveraient son acte lorsqu'il l'aurait commis. Et le lendemain, ceux qui se sont levés pour huer l'orateur sont les premiers autour de son cercueil. Et lorsqu'on leur cite le nom de Villain, ils disent : je ne connais pas cet homme.

Le crime de Villain, c'est un crime de l'avant-guerre, un crime de cette époque troublée, l'époque du déchaînement de la propagande antimilitariste, c'est un crime qui remonte à cette période où l'ennemi pensait que la France était suffisamment troublée par ses dissensions intérieures pour que pût se produire et nous surprendre son attaque brusquée. Mais depuis, Messieurs, il y a eu le surgissement prodigieux de toutes les énergies nationales contre l'envahisseur, l'union sacrée et féconde de tous les cœurs, de tous les esprits, de toutes les volontés. D'un mot, il y a eu la victoire... C'est au nom de cette victoire qui doit réconcilier tous les Français dans une œuvre commune de travail, de labeur et de production, que nous vous demandons un verdict qui ne signifiera en rien une approbation donnée à un acte misérable, mais qui aura une valeur d'absolution, de pardon, et qui sera comme une amnistie générale et généreuse, effaçant tous les crimes de l'avant-guerre. Messieurs les jurés, clémence et pardon ! Amnistie et acquittement !

Acte III, scène 2  
**BRUTALISATION**

*Gaston, Eugène, Emile, Léonie, Léon*

*(Les quatre premiers personnages sont autour d'une table, à la fin d'un repas. Gaston feuillette un journal. Léon est à part et dessine)*

**Gaston** : Vous avez lu les journaux ? Le procès Villain ? Ecœurant !

**Emile** : Il y a eu des manifestations, hier soir, mais ça n'ira pas plus loin. L'homme est un déséquilibré. Facile de le déclarer irresponsable. Même la partie civile n'a pas demandé la peine de mort. Elle n'a rien demandé du tout, d'ailleurs !

**Eugène** : Ce fut en fait un procès pour ou contre les idées de Jaurès. Et jamais les vrais coupables, les plumitifs de la presse nationaliste, ne seront inquiétés, les Gohier, les Daudet, les Maurras ! Tous ceux qui chaque jour, lançaient des appels au meurtre !

**Léonie** : moins fort, s'il vous plait, Eugène, et vous Gaston, rangez-moi ce journal !

**Gaston** : Mais vous avez dit qu'il ne nous entendait pas ?

**Léonie** : c'est vrai, quand il dessine, il n'entend rien. Ça commence joliment, à l'aquarelle : il peint un paysage paisible, avec des vallonnements, des champs, des arbres, un ruisseau. Et puis il prend son crayon noir, et ici, il plante des piquets, et il entortille des fils de fer barbelés, là, il trace le parapet d'une ligne de tranchées, il creuse des nids de mitrailleuses, puis des traits partent tout droit, ce sont les trajectoires des balles, et il jette des gros paquets de peinture, ce sont les impacts des obus, et à la fin, il n'y a plus rien qu'une bouillie informe. Et il relève la tête, le regard dans le vide. Alors je me plante devant lui, je lui souris, et dans les bons jours, il me rend mon sourire, et il sort de son cauchemar. Là, il doit en être à planter les piquets. On a encore un peu de temps. Mais je ne veux pas courir de risque; alors, je vous en prie, cachez-moi ce journal. *(Gaston cherche où le cacher, et finalement, s'assied dessus)*

**Emile** : Il semblait aller mieux, à l'hôpital. Depuis quand ça lui a pris ?

**Léonie** : Aussitôt qu'il est rentré à la maison. Il a trouvé que tout avait changé, que rien n'était aussi bien qu'avant, ni les gens, ni les choses. Même lorsqu'il fait beau. Il me dit que ce n'est plus le même soleil. Il a vu qu'au débit de tabac, ce n'était plus les mêmes personnes, (le patron est mort à Verdun), que chez le laitier, le père avait repris la place du fils. A peine j'avais fermé la porte, qu'il m'a dit qu'il ne voulait plus sortir. Et il s'est mis à dessiner ses paysages. Souvent aussi, il fait le portrait de ses copains de tranchée, de mémoire. Et il les accroche au mur. D'un côté les vivants, de l'autre, les morts.

**Emile** : C'est ça, le plus dur. Continuer à vivre, environné de morts, et se dire : pourquoi eux, et pas moi ?

**Eugène** : Moi, je crains que le pire soit encore à venir.

**Emile** : Je ne vois pas ce qu'il pourrait y avoir de pire que ces quatre ans d'abomination...

**Eugène** : Le pire ? C'est que cette guerre nous a habitués à tout, à accepter que dans un conflit, tous les coups soient permis. Qu'on se soit dit : puisqu'il faut éliminer l'ennemi, tuons-le par tous les moyens. On peut le griller avec un lance-flamme comme s'il ne s'agissait que d'un poulet, ou le gazer comme s'il ne s'agissait que d'un insecte. Et personne ne s'est écrié : « cela, c'est inhumain, il faut mettre une borne à la violence, et dire : cela

est permis pour tuer les hommes, cela ne l'est pas, je me refuse à être complice de cette abomination ! ». Mais tout le monde s'est dit : « d'abord, ce sont les Allemands qui ont commencé ! » Et chacun, à son niveau, a consenti. Chacun a accepté d'être complice de cette nouvelle atteinte à la dignité humaine. Le chimiste qui a mis au point la formule, l'ingénieur qui a élaboré une technique de fabrication, le bureaucrate qui a rédigé le bon de commande, le ministre qui l'a signé, l'industriel qui a remporté le marché, le métallurgiste qui a coulé l'obus, l'ouvrière qui l'a assemblé, le cheminot et le chauffeur qui ont acheminé les munitions, le général qui a décidé d'une attaque au gaz, l'artilleur qui a chargé le canon, l'officier qui a déclenché le tir. Chacun aurait pu dire : « non ! », et les derniers risquaient gros, mais chacun pouvait dire aussi: « et si ce n'est pas moi qui le fais, un autre le fera, et je perdrai mon poste, ou le marché, ou la vie. Et si je refuse, que deviendront ceux qui dépendent de mon salaire ou de mes décisions ? » L'employé dira : « de quoi vivront ma femme et mes enfants ? » Le gouvernement et le général diront : « combien de nos soldats seront tués, qui ne le seraient pas si nous utilisons tous les moyens à notre disposition pour affaiblir les défenses ennemies? Utiliser les gaz, c'est épargner la vie de nos hommes ! » Evidemment, on peut dire aussi que tout cela tombe à plat, parce qu'on a trouvé la parade : le masque à gaz. Et finalement, ne pourrait-on pas dire aussi que celui qui porte la plus lourde responsabilité, c'est l'inventeur du masque à gaz, parce qu'il a finalement banalisé l'usage de ce moyen atroce de tuer, ce moyen qu'on ne devrait réserver qu'aux animaux nuisibles. Et qui a fait que le gaz aujourd'hui n'est plus qu'une arme comme les autres, à peine plus mortelle. Oui, tout est permis à présent. Voilà ce qui me fait peur. Je frémis à l'idée qu'un jour un chef de parti dise en pleine paix : tout est permis contre les ennemis du peuple, gazons-les !

**Gaston** : *(il s'est levé durant le monologue et s'est approché de Léon, regardant par-dessus son épaule l'œuvre en chantier)*

Eh bien, jolie perspective ! Tu me donnes froid dans le dos, avec des idées pareilles. Je préfère encore la peinture de Léon. Qui a dit qu'un bombardement avait quelque chose d'artistique ? Sur ce ciel bleu, du rouge, du jaune, du noir ! Un chaos de zébrures d'arc-en-ciel ! Il faudrait l'arrêter avant qu'il ne gâche tout ! Je suis sûr qu'il y aurait des amateurs pour acheter ce genre de peinture ! Mais oui ! Ce que fait maintenant Léon, c'est du futurisme !

**Léonie** : Cessez de vous moquer, s'il vous plaît.

**Gaston** : Oh, mais je ne me moque pas, je vous prie de le croire !

**Léonie** : Je m'étais dit : je vais inviter ses vieux amis du journal, dans l'espoir que ça le ramènerait vers nous, mais vous voyez le résultat...

**Emile** : Léonie, ne perdez pas courage, c'est difficile de revenir à la vie civile. Bientôt cela ira mieux.

**Léonie** : Mon pauvre Emile, c'est ce qu'on me dit tous les jours. Mais vous le savez bien, tous les soldats ne se cloîtent pas chez eux.

**Gaston** : Eh bien moi, je le comprends. Une maison où règne Léonie, ça ne se quitte pas ! Mes amis, levons nos verres à notre hôtesse ! Jamais repas de retrouvailles ne fut plus délicieux. Léonie, vous êtes un cordon bleu ! J'envie l'homme qui chaque soir, en revenant du travail, retrouvera une compagne telle que vous, une si parfaite maîtresse de maison !

*(Eugène se met à tousser de plus en plus fort, tandis qu'Emile donne des coups de coude à Gaston. Léonie sort, mécontente, emportant un plat.)*

Acte III, scène 3  
**L'AUTRE FRONT**  
*Gaston, Eugène, Emile, Léon*

**Gaston** : Ben quoi, qu'est ce que j'ai dit ? C'est pas le rêve, de retrouver une petite femme comme ça à la maison ?

**Emile** : Ben tu vois, justement, c'est justement pas du tout le rêve de Léonie, de jouer les femmes au foyer. Elle veut rester indépendante. Mais dans sa boîte, on fait tout pour la pousser dehors, et elle se bat comme une diablesse pour conserver son travail. Et elle ne comprend pas que le syndicat ne prenne pas sa défense.

**Eugène** : Dame, à mesure que les gars sont démobilisés, il faut bien qu'ils retrouvent leur emploi. Sinon, à quoi allons-nous servir, maintenant ? Il y a assez d'invalides, de gars qui ne sont plus bons à grand-chose. Pourquoi on s'est battu ? Pour être chômeur ?

**Emile** : Et cette histoire-là, tu vois, ça ne fait pas les affaires de notre ami Eugène, qui en pince pour Léonie !

**Eugène** : Oh, ça va, hein !

**Gaston** : Mes excuses, vieux ! Mais que veux tu, on me cache tout ! (*il se verse à boire*) J'ai pas lu le communiqué du GQG, moi ! J'en sais rien, de ce qui se passe sur le front ! (*Il boit*) Quand j'y pense, quel cachottier ! Alors, comme ça, c'est pour quand, la grande offensive ? L'assaut final devant monsieur le maire ? M'est avis que pour cette opération-là, comme pour l'autre, va falloir être patient. Mais crois-moi : tu vas la réussir, la percée, et c'est toi qui l'auras, au dernier quart d'heure !

**Eugène** : Arrête ! Tu n'es pas drôle !

**Emile** : Sauf que dans le fond, il a raison : avec les femmes, maintenant, toi, tu pars encore la fleur au fusil, et tu te retrouves vite englué dans une guerre de tranchées.

**Gaston** : Attention, les amis ! Tir de barrage ! Elle arrive !

Acte III, scène 4  
**UN AVENIR RADIEUX**

*Gaston, Eugène, Emile, Léon, Léonie*

**Léonie** : Eh bien, messieurs, de quoi parliez-vous ?

**Gaston** : De la paix universelle, ma chère ! Oui, de la paix qu'on nous prépare à Versailles, avec ce merveilleux pacte de la Société des Nations ! Buvons, chers amis, buvons à la paix !

**Emile** : Eh bien, moi, je préfère boire à la nouvelle internationale ! Aux bolcheviks, et à la Révolution mondiale ! La seconde internationale s'est déshonorée, vive la troisième internationale des travailleurs !

**Eugène** : Tu as lu les conditions d'adhésion ?

**Emile** : Evidemment, et alors ?

**Eugène** : Le centralisme démocratique ! Un parti organisé de façon militaire, ça te convient ?

**Emile** : Puisqu'il le faut ! Les bolcheviks ont montré que c'est comme ça qu'on pouvait réussir la révolution, alors, faut ce qu'il faut !

**Eugène** : Et le débat démocratique ?

**Emile** : Le débat démocratique ? On a vu ce que ça a donné ! Le ralliement de tous les partis socialistes à l'Union Sacrée ! La trahison des chefs ! Au moins, la guerre aura eu quelque chose de bon : elle nous a ouvert les yeux. L'avenir, maintenant, pour les travailleurs, c'est en Russie qu'il se dessine !

**Eugène** : Au prix de la plus sanglante des guerres civiles ! Pour moi, merci ! J'en sors d'en prendre, moi de la guerre ! Puisqu'on l'avait commencée, il fallait bien la continuer, parce qu'on n'avait pas d'autre solution que de la gagner, mais maintenant, basta ! On arrête les frais !

**Léonie** : (*Elle débarrasse la table, rassemblant les assiettes et les couverts.*) Pardonnez-moi de me mêler de vos affaires d'hommes, mais il me semble que ces bolcheviks ont pris des mesures qui méritent réflexion. Est-ce qu'ils n'ont pas instauré une police politique qui vaut bien celle du tsar ?

**Emile** : Mais...

**Eugène** : Attendez, je vais vous aider.

**Léonie** : (*ironique*) Laissez, voyons, ce n'est pas un travail d'homme !

**Eugène** : Mais si, j'y tiens.

**Léonie** : Comme vous voudrez. (*À Emile*) Est-ce qu'ils n'ont pas suspendu le droit de grève ? Est-ce qu'ils n'ont pas dissout l'assemblée nationale, pourtant démocratiquement élue, dès sa première réunion ?

**Emile** : C'est la dictature du prolétariat ! Les bolcheviks ne se battent pas pour les libertés bourgeoises, mais pour la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme ! Pour l'égalité !

**Léonie** : Bien sûr, mon cher Emile. Mais qu'est-ce que l'égalité sans la liberté ? ... Même bourgeoise ! *(Elle va sortir avec sa pile d'assiettes, mais Eugène la retient.)*

**Gaston** : Et paf ! Coup au but !

**Eugène** : Léonie, avez-vous réfléchi à ce que je vous ai dit ?

**Léonie** : Oui, j'ai réfléchi. Mais c'est trop tôt, mon ami. Je ne suis pas libre. Il faut d'abord que Léon soit tout à fait rétabli. Allez, laissez-moi faire, et retournez avec vos amis. *(Elle sort)*

Acte III, scène 5  
**ENTRE HOMMES**

*Gaston, Eugène, Emile, Léon*

**Gaston** : Eh bien, mes amis, vous voilà ramenés à vos positions de départ. C'est plein de barbelés, ces petites femmes, maintenant.

**Emile** : C'est malin !

**Eugène** : pour en revenir à ce qu'on disait, je te trouve quand même bien sévère avec les dirigeants de l'Internationale. Tu vois, moi je crois que c'est un bon moyen de se dédouaner de notre responsabilité à tous. Tous, nous nous sommes fait avoir, mais pas par l'Internationale, ni par nos chefs, ni par le gouvernement, ni même par les nationalistes. Par nous-mêmes, parce que nous croyions à une illusion. Et pardonne-moi, mon cher Emile, mais tu refais la même erreur.

**Emile** : Explique-toi !

**Eugène** : Eh bien, l'autre jour j'étais dans cette manifestation contre la vie chère. On gueulait tous ensemble les mêmes slogans, tous ensemble on chantait l'Internationale, on se serrait les coudes. C'était bon. Ouvriers, employés, fonctionnaires, petits bourgeois, étudiants et professeurs, on était tous à faire la même chose, à dire les mêmes mots. On était frères. Mais dans cette fraternité, je sentais qu'il me manquait quand même quelque chose, parce qu'il y a toujours sur les trottoirs et aux fenêtres, des indifférents, ou des gens dont on devine l'hostilité. Nous, on est bien entre nous, entre syndicalistes, entre socialistes, entre gens de gauche, mais en face, si on est un peu honnête, on sait bien qu'il y a aussi des braves gens, qui se trompent sans doute, mais qui à tout prendre, ne sont pas si mauvais. Il y a bien de l'autre côté de vrais artistes, des poètes, de bons peintres et de grands musiciens. De bons voisins aussi, et des cousins, parfois des frères de sang. Et de cet autre côté, il y a aussi des femmes qui sont charmantes... Quelle merveille, si tout ce qui nous sépare disparaissait ! La fin de toutes ces bagarres, de toutes ces blessures. Vivre en paix, enfin ! La fraternité universelle ! Après tout, n'est-ce pas cela le communisme ? Plus de barrières entre les hommes !

**Emile** : Tu sais bien que ce n'est pas si simple !

**Eugène** : Alors, j'étais là, à battre le pavé, et brusquement, je me suis revu le premier jour de la mobilisation, ce 2 août 1914, gare de l'Est, avec tous les autres gusses. Et ce qui me manquait à cet instant, je me suis souvenu qu'il y a cinq ans, je l'avais, je l'avais au point que cela me brûlait le cœur. Même si les uns étaient ce jour-là encore vêtus en bourgeois et les autres en ouvriers, cela ne comptait plus, nous étions tous pareils. Ni droite ni gauche à ce moment, nous allions tous dans le même sens, nous étions tous prêts à chanter ensemble la Marseillaise. Devant les femmes, quelques-uns faisaient les braves, la plupart restaient graves, mais nous avions tous choisi la même chose : obéir. Cette volonté faisait de nous des frères, mais aussi l'amour des choses communes, une façon de vivre que certains appellent la patrie, et la haine aussi, la haine de l'Allemagne, pour beaucoup pas celle encore du peuple allemand, mais en tous cas du militarisme prussien. La haine, parce qu'il nous faisait peur. Et c'était pareil pour les Allemands, qui avaient peur des Cosaques, ou pour les Anglais, qui voyaient depuis les ports belges, les canons de la flotte allemande braqués sur Londres. Mais je ne suis pas sûr qu'à cet instant la haine ait joué un si grand rôle. Ce qui comptait, c'était cette ivresse de la fraternité. L'ivresse, ça ne veut pas nécessairement dire la joie. L'ivresse, c'est la libération. Nous étions d'un coup libérés de tous les autres conflits et de tous les petits tracas de la vie quotidienne. Nous n'avions plus à penser qu'à ces choses qui nous étaient communes. Et enfin, nous étions entre hommes. Rien qu'entre hommes. Avec, même pour ceux qui fanfaronnaient, une sourde inquiétude : « Est-ce que je serai à la hauteur ? C'est maintenant que je vais savoir quel homme je suis. »

**Emile** : Si je te comprends bien, tu es train de nous dire que ce n'est pas parce qu'il y avait la guerre qu'on a fait l'Union sacrée, mais qu'on a fait la guerre rien que pour jouir des délices de l'Union Sacrée ! Et de la Fraternité, avec un grand « F » ! Eh bien, on l'a eu la fraternité ! La fraternité des tranchées, quelle merde !

**Gaston** : Moi, je suis plutôt d'accord avec Eugène, et j'irai même plus loin. Quand on est parti, je crois que de se retrouver entre hommes, on a ressenti de façon plus ou moins obscure, une sorte de soulagement. De lâche soulagement. Non seulement de n'avoir plus à penser, de nous couler dans la conscience collective, mais aussi de n'avoir plus à faire face au regard des femmes, et à assumer la petite guerre quotidienne que nous menons contre elles, et qu'elles mènent contre nous.

**Emile** : qu'est ce que c'est encore que cette histoire de dingue ?

**Gaston** : Oh, ce n'est pas une guerre aussi terrible que la vraie guerre, c'est un peu une guerre pour rire, bien qu'on puisse aussi y verser des larmes, et parfois même du sang, mais je vous concède qu'heureusement, c'est assez rare. Mais il y a bien des points communs avec la guerre de tranchées. Là aussi, il faut tenir : leur prouver à chaque instant qu'on n'a pas l'esprit si lourd qu'elles le prétendent, et qu'on est aussi solides qu'elles veulent bien l'admettre. Et surtout, garder l'initiative ! Là aussi, on s'observe, on se découvre, on attaque, on se replie, on contre-attaque, on défend chaque pouce de terrain. Seulement voilà : on a affaire à un adversaire qui ne pratique pas dans cette petite guerre les mêmes règles que nous, qui cherche toujours le point faible et qui soudain attaque là où on ne l'attend pas, pour se dérober aussitôt. Soyez honnêtes, messieurs ! Qui ici n'a jamais dit que les femmes sont de mauvaise foi ? Finalement, la guerre qu'elles nous font, c'est un peu celle des Indiens contre les premiers colons américains. A peine le coup porté, ils disparaissaient dans le mystère de leurs forêts. On ne comprenait rien à leur façon de faire, et les colons disaient : « Evidemment, ce sont des sauvages ! » Et nous, nous disons : « Bon ! Ce sont des femmes ! »

**Eugène** : Je veux bien te suivre, à ceci près : ce sentiment de soulagement a duré jusqu'à ce qu'on se rende compte, et ça n'a pas traîné, qu'une fois entre nous, nous devenions très sensiblement moins vifs, moins intelligents, indiscutablement plus lourds, et qu'au pilonnage quotidien de l'artillerie s'ajoutait celui, à peine moins tolérable, de la bêtise humaine dans sa version la plus abjecte, et typiquement masculine.

**Gaston** : Sans oublier, messieurs, qu'il faut bien avouer qu'une société exclusivement composée d'hommes, ça vous imprègne très vite d'une odeur bien particulière, où les relents d'haleine rance et de tabac froid le disputent au fumet de chaussettes sales !

**Eugène** : Ah chers amis, vous admettez que le génie germanique n'a peut être fait qu'une bonne action, mais elle est de taille : c'est l'invention de l'eau de Cologne !

**Emile** : Quand nous, nous n'avons inventé que l'eau de Javel ! (*ils rient, puis font progressivement silence à l'entrée de Léonie*)

Acte III, scène 6  
**UNE TARTE AUX FRAISES**

*Gaston, Eugène, Emile, Léon, Léonie*

**Léonie** : Eh, bien messieurs, c'est bon de vous entendre rire. Qu'est ce qui vous rend si gais ? Eh bien, vous ne me répondez pas ? Pourquoi ce silence ? Allez, répondez !

**Eugène** : Eh bien voyez-vous, Léonie, nous tous, là, nous sommes en train d'écouter le petit bruit que fait la paix. C'est le bruissement de la robe d'une femme. La paix, c'est cela : ne plus se dire que peut-être, c'est la dernière fois que nous l'entendons.

**Léonie** : *(gênée)* Vous êtes bêtes... *(Pour se donner une contenance, elle va vers Léon, qui a fini son dessin et regarde devant lui, les yeux dans le vague. Elle se place devant lui, pour recouper son regard et d'un geste de la main, le fait doucement sortir de sa torpeur.)*

**Eugène** : Pour revenir à des choses sérieuses, je pense que de toute façon, pour diriger les hommes, il faut des chefs. Et si Jaurès avait été encore là, tout se serait peut-être passé autrement...

**Emile** : Pff ! Jaurès ! *(il hausse les épaules)*

**Léonie** : Allons, les amis ! Vous n'allez pas vous remettre à vous disputer ? Regardez un peu ce que j'ai apporté. Puisque nous sommes là pour fêter le retour de Léon à la maison, voici son dessert favori : une tarte aux fraises !

**Eugène** : *(désapprobateur)* Vous avez acheté une tarte aux fraises ?

**Léon** : Eh bien, pourquoi pas ? Il y a des siècles que je n'en ai pas mangé. A vrai dire, la dernière fois que j'en ai pris, c'est encore une des choses dont je ne me souviens plus. Je crois même que j'en ai oublié le goût ! *(il pique sa couteau et fourchette dans sa part de tarte et porte un morceau à sa bouche. Il mâche avec concentration, puis se fige et laisse tomber ses couverts qui tintent dans l'assiette, puis parle d'une voix blanche.)* Je me souviens. Ce soir là, au menu du Café du Croissant, il y avait de la tarte aux fraises.  
*(Il se lève et vient vers l'avant scène. Du côté opposé apparaît Villain)*

Acte III, scène 7  
**CAFE DU CROISSANT**

*Gaston, Eugène, Emile, Léon, Léonie, Villain*

**Léon** : Je m'étais levé tôt ce matin-là pour acheter les journaux, et je me suis assis sur un banc, face au bassin de l'Arsenal. C'était un vendredi. Toute la presse sonnait l'alarme. Je me souviens du titre de l'article de Clemenceau, dans « l'Homme Libre » : « Au bord du gouffre ». On y était, en effet.

**Villain** : Je me suis levé très tard. J'avais mal dormi. La veille, j'étais rentré vers une heure et demie du matin, car je n'avais pas trouvé de métro, ni d'autobus, ce qui m'avait beaucoup fatigué. Au matin, j'ai acheté les journaux, L'Humanité et Le Petit Journal. Je suis allé les lire, seul, au jardin du Luxembourg. Je ne me rappelle pas si c'est cette matinée-là ou bien celle de la veille que je suis allé acheter des balles pour mon revolver. Du jardin, je me suis rendu dans un restaurant du boulevard Montparnasse. J'ai déjeuné seul.

**Léon** : Puis je suis allé rue Traversière, au Modern'Bar, où se réunissait la section socialiste de l'arrondissement. A part le cafetier, il n'y avait que Mourlan, très abattu. Le déclenchement d'une grève générale pour empêcher la guerre, il n'y croyait plus. Il disait : « Tu ne vois pas que dans ce pauvre troupeau qu'on veut sauver malgré lui, il y a une majorité stupéfiante de casse-cou, de batailleurs qui seront les premiers à bondir sur leur flingot dès qu'on leur aura fait croire qu'un Allemand a passé le poteau frontière ! On est foutu, et bien foutu ! » Je suis sorti de là dans un état de malaise que je ne parvenais pas à surmonter, alors, je suis rentré à la maison, déjeuner avec Léonie. (*Léonie le rejoint*)

**Villain** : Jusqu'à cinq heures, je me suis reposé dans ma chambre. Je suis, ensuite, sorti pour aller essayer mon revolver chez un armurier. En passant près du Luxembourg, j'ai entendu de la musique et en fait j'ai assisté au concert. Ensuite, je me suis rendu au boulevard Saint-Germain pour acheter une paire de chaussures militaires. J'avais l'intention de monter au local de la Ligue des jeunes amis de l'Alsace-Lorraine, situé sur le boulevard, pour y causer des événements mais j'ai hésité. Il m'a semblé qu'il était trop tard. Finalement j'ai passé mon chemin. J'avais auparavant acheté le journal Le Temps. J'étais effrayé de lire la liste des préparatifs faits, depuis quelques jours, en Allemagne. Il était dix-neuf heures passées lorsque j'ai pris l'omnibus, Montsouris-Opéra, qui m'a conduit sur les boulevards. J'ai mangé, 9 boulevard des Italiens. C'était un bon repas à 7 francs. Je sentais, au moment où je considérais que la guerre pouvait venir, qu'il me fallait emmagasiner des forces physiques.

**Léon** : L'après-midi, Léonie a voulu m'accompagner, on est allé ensemble au siège de l'Humanité, voir Stefany. C'est lui qui nous a appris l'ordre de mobilisation allemand, puis qu'en réponse, le gouvernement français enjoignait aux troupes de couverture d'occuper les avant-postes. Vers huit heures du soir, une nouvelle nous a rendu l'espoir : les sociaux-démocrates allemands allaient envoyer le lendemain un émissaire pour organiser une riposte contre les forces qui poussaient à la guerre. Puis, vers neuf heures, on est descendu pour dîner rue Montmartre, au café du Croissant.

**Villain** : En sortant du restaurant, la manchette du journal La Liberté annonçait la mobilisation de nos corps d'armée de la frontière. Cette nouvelle m'a surexcité et mis assez en colère. Tout en marchant vers la rue Montmartre, je pensais à Jaurès et à passer ma colère en tirant sur lui. Je me suis promené sur le trottoir devant l'Humanité, espérant le rencontrer. Si je l'avais vu, alors j'aurais probablement tiré sur lui dans la rue. Ne le voyant pas, j'étais sur le point de repartir sur les boulevards lorsque j'ai songé à regarder par une des fenêtres du Café du Croissant où j'avais vu Jaurès se rendre la veille. Là je l'ai reconnu, bien que la vue fût un peu masquée par des jardinières. Je me suis promené encore quelques instants. Combien de temps ? Je ne saurais le dire.

**Léon** : Ce soir là, il faisait très chaud ; Toutes les fenêtres du café du Croissant étaient ouvertes. J'ai pensé que j'y retrouverais des amis. Je m'en assure en jetant un coup d'œil par la fenêtre près de la porte. Je me penche. Derrière le rideau, le brise-bise à la mode, à 30 centimètres, c'est Jaurès ! Il me tourne le dos. Je pourrais de la main lui toucher les cheveux, car du côté où il se trouve, le rideau à coulisse est un peu poussé et laisse voir le derrière de sa tête. Ses cheveux grisonnants sont ce soir presque blancs. Ils sont d'argent, ils pétillent sous les effets de la lumière. A notre entrée, Jaurès a déjà presque fini de dîner. Il est 9 heures 20 à la pendule du fond. Avec Léonie, nous nous installons dans le coin opposé à la table de Jaurès. Discrètement, je lui montre Jaurès. Elle me dit :

**Léonie** : Il n'a pas l'air tellement inquiet !

**Villain** : Lorsque j'ai entendu encore les crieurs de journaux, je me suis emporté de nouveau contre moi-même à cause de mon indécision et contre Jaurès parce qu'il avait trahi et toujours tout fait pour nuire à mon pays.

**Léon** : Silencieux, il grignote une tarte aux fraises. *(Un grand portrait en buste de Jaurès apparaît sur le mur du fond)* Il doit penser en même temps à tout ce qu'il a déjà tenté pour sauver la paix, à ce qu'il va tenter encore. Il faudrait être Rembrandt, ou Ingres pour bien rendre l'expression de son visage à ce moment là ; l'harmonie de couleurs de sa barbe d'argent, comme ruisselante sous la clarté des lampes, et de la pourpre de sa face, dont le rouge sang déborde à plein bord ; la puissance de l'inspiration de ce front démesuré et des yeux profonds, puissants et bons qui pétillent au fond des orbites : à ce moment, rien ne manque pour symboliser cette vie : un moment de la conscience humaine.

**Villain** : Je me suis approché de la fenêtre près de laquelle il était assis. J'ai soulevé brusquement le rideau et j'ai tiré. *(Il tire deux coups sur le portrait, qui se colore de rouge)*

**Léon** : Je regarde figé, abruti un quart de seconde ; Jaurès est tombé sur son voisin, la serviette aux mains, la tarte encore aux lèvres. Je ne vois pas de sang ; il a à peine tressailli, il n'a rien dit, pas même pensé peut-être. Je me dresse comme une bête en fureur. Dans le silence qui n'a pas encore été troublé, j'entends un déchirement, un cri indéfinissable, qui devait être perçu à plusieurs centaines de mètres.

**Léonie** : Ils ont tué Jaurès ! Ils ont tué Jaurès !

**Villain** : Je l'ai vu s'affaisser et je suis parti. Je ne me rappelle pas ce que j'ai fait de mon arme.

**Léon** : J'ai bondi hors du café. J'ai vu un homme jeter un revolver sur le trottoir, et s'éloigner tranquillement. Je l'ai saisi par le bras. Il s'est laissé faire. Aussitôt un attroupement s'est formé autour de nous. *(Les convives se sont rapprochés du groupe)*

**Villain** : Protégez-moi... protégez-moi...

**Léon** : Pourquoi avez-vous fait ça ? Pourquoi ?

**Villain** : Je l'ai tué parce qu'il a voté contre la loi de trois ans. Il faut punir les traîtres. Je n'ai fait que mon devoir.

**Léon** : Un commissaire de police est arrivé pour le prendre et l'interroger. *(Villain sort)* Dans la foule qui commençait à s'assembler, j'ai entendu quelqu'un qui disait : ils ont tué Jaurès, maintenant c'est la guerre ! C'est la guerre ! La guerre ! *(La tension qui le portait se relâche.)*

Acte III, scène 8

**DANS L'AMERTUME**

*Gaston, Eugène, Emile, Léon, Léonie, Villain*

*(Gaston et Eugène restent sur l'avant-scène, tandis qu'Eugène et Léonie ramènent Léon vers la table pour le faire s'asseoir)*

**Gaston** : Jaurès ! Il aura été le premier mort de la guerre. Tu crois qu'il aurait pu encore faire quelque chose ?

**Emile** : Tu parles, tout était déjà joué.

**Gaston** : Au moins, la guerre ne se serait pas passée de la même façon...

**Emile** : Tu es bien naïf ! Tu sais ce qu'en disent les bolcheviks : Jaurès, ce n'était qu'un social-pacifiste !

*(Pendant ce temps, Léon a trouvé sur une chaise le journal que Gaston avait oublié de dissimuler en se levant. Il en lit la manchette, et se dresse)*

**Léonie** : Léon ! Laisse ce journal ! Qui a laissé traîner ce journal ? J'avais bien dit de le faire disparaître !

**Eugène** : Ah, ça ! Devinez...

**Léon** : *(il lit)* Fin du procès Villain. Villain acquitté. Madame Jaurès condamné aux dépends. Non ! Non ! Non !

**Emile** : Dans le jury, onze bourgeois, un salarié ! Des vieux, qui n'ont pas fait la guerre. Ça ne pouvait pas finir autrement !

**Léon** : Je suis fatigué, fatigué ! *(il se met à tousser)* Je vais me coucher. Demain, il faut que je retourne à l'hôpital. Il faut que je retourne à l'hôpital... *(Il sort, tandis qu'émerge des coulisses opposées Villain, habillé pour sortir, qui quitte le théâtre en traversant le public.)*

**Léonie** : Léon ! Léon ! Reste ! Regarde ! Tes amis sont là ! Reste, Léon ! Reste avec nous ! *(Elle s'effondre en sanglotant dans les bras d'Eugène)*

**Eugène** : Léonie, ne pleurez pas. Ne pleurez pas. Nous allons le soigner. Nous allons le soigner tous les deux. *(Noir)*

*Fin du troisième et dernier acte*